L'INTRIGANT MALADROIT.

IMPRIMERIE DE FAIN.

(9

L'INTRIGANT MALADROIT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS
LE 27 DÉCEMBRE 1820 ;

PAR L.-B. PICARD,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PRIX, 2 FRANCS.



PARIS,
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
Éditeur des Œuvres de Pigault-Lebrun,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.
1821.



PERSONNAGES.

M. BONNEVAL, manufacturier. . .	M. LAFARGUE.
M. BOURVILLE, juge de paix. . . .	M. THÉNARD.
ERNEST, jeune commis de Bonneval.	M. AUGUSTE.
GUSTAVE DUROCHER.	M. SAMSON.
GRIFFARD.	M. ARMAND.
Mme. BONNEVAL.	Mlle. MILLEN.
CÉCILE, sa fille.	Mlle. BROCARD.
FANCHETTE, jeune servante. . . .	Mlle. FLEURY.
BERTRAND, vieux valet de Bonneval.	M. DUPARAY.

La scène est dans un gros bourg à quarante lieues de Paris.

(Le théâtre représente l'entrée d'un jardin, fermé au fond par une grille. D'un côté un pavillon ouvert en face du public; de l'autre le grand bâtiment de la manufacture de Bonneval.)

L'INTRIGANT MALADROIT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, GRIFFARD, arrivant tous deux par la grille.

GUSTAVE.

C'est toi, mon pauvre Griffard?

GRIFFARD.

C'est vous, monsieur Gustave Durocher?

GUSTAVE.

Toi dans ce pays?

GRIFFARD.

J'y suis né; mais vous?

GUSTAVE.

J'y suis en famille. M. Bonneval, le gros manufacturier chez qui nous sommes, est mon cousin: ma mère était fille d'une sœur de sa mère.

GRIFFARD.

Vous seriez ce cousin de Paris qu'ils attendaient?...

GUSTAVE.

Avec impatience et curiosité, n'est-ce pas ? Mais toi, que fais-tu ici ?

GRIFFARD.

Je m'y ennuie. J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance lorsque vous donnâtes, aux Variétés, cette petite pièce de circonstance dont vous étiez l'auteur pour un quart ou pour un cinquième. Vous eûtes la bonté de m'accorder votre confiance, et je n'ai pas nui, je crois, au succès d'estime que la pièce obtint. J'étais alors clerc d'huissier ; et après avoir exploité, pendant la journée, contre les plaideurs malheureux, j'allais tous les soirs me délasser au spectacle avec des billets d'acteurs ou d'auteurs, qui me chargeaient de les soigner ; mais comme j'exerçais mon double métier en conscience, j'y trouvais peu de profit, de grands dangers, et quelquefois d'assez mauvais traitemens. Je suis revenu dans mon pays : je loge chez ma vieille mère, je fais des copies, je remplis des avertissemens et des contraintes pour le percepteur des contributions ; il me donne peu d'argent, beaucoup d'ouvrage. Ah ! monsieur Gustave, combien je regrette Tivoli, Franconi, la Chaumière suisse et le pourtour de l'Ambigu-Comique ! C'est un trou que mon pays ; il y a trop de mœurs ; pas une fille qui ne soit fidèle à son amoureux, pas une femme qui n'aime son mari ; un seul petit estaminet où l'on ne s'enivre et l'on ne joue au billard que le dimanche. J'y suis arrivé au carnaval, je me croyais déjà en carême. Toutes mes soirées sont d'un ennui..... Ma mère file, je dors, je me réveille, je me rendors.

Je mène une vie bien monotone, et je voudrais bien en changer.

GUSTAVE.

Mauvais sujet! La rencontre ne sera peut-être pas malheureuse pour toi. Tu sais que je ne ménage pas l'argent, quand j'en ai. Je suis tenté de te mettre dans ma confidence.

GRIFFARD.

Cédez à la tentation, monsieur Gustave. Ah! voilà donc une aventure! Vous savez que je suis incapable de vous trahir.

GUSTAVE.

Ah! si tu croyais y voir ton intérêt..... Honnête homme par goût, fripon par circonstance, tu te trouverais bientôt des excuses.... mais comme il y a du gain à me servir, je compte sur toi. Nous sommes seuls?

GRIFFARD.

Personne, monsieur.

GUSTAVE.

Mon père était un gentilhomme d'une petite ville à une vingtaine de lieues d'ici. Par suite de malheureuses circonstances, il fut ruiné. Il y avait eu des mésalliances dans la famille, entre autres, celle qui fait que je me trouve cousin de ce M. Bonneval, le manufacturier. Je suis trop philosophe, trop ami des idées saines et libérales, pour regretter notre ancienne illustration. A ma sortie du collége, je me sentis atteint d'une espèce de fièvre poétique. Je composai quelques vaudevilles en société, j'obtins des succès très-flatteurs; tu le sais. Lancé bientôt dans le monde littéraire et politique, je fus appelé à la rédaction des articles spectacles, pour un journal très-répandu..... dans les coulisses. Je me mêlais de juger

nos grands acteurs, et les maîtres en littérature. Cela me valut des injures, des déjeûners, des bonnes fortunes, des duels, des cadeaux, et quelques petits procès en calomnie, dont je me suis galamment tiré. J'avais de la gloire en quantité; mais, c'était un état précaire. Il y a quelques mois, je me suis laissé prendre aux belles paroles d'un ministre, qui, sur le bruit de ma renommée, avait jeté les yeux sur moi, pour me faire son secrétaire intime.

GRIFFARD.

Vous! le secrétaire intime d'un ministre! oh! oh! (*A part.*) il me fait peut-être un conte.

GUSTAVE.

C'est une assez jolie place, je crois, pour commencer. Les brillantes liaisons qu'elle vous fait contracter, les occasions qu'elle vous procure d'obliger nombre d'honnêtes gens qui ne sont pas ingrats.... car, tout en se faisant une loi de ne rendre que des services gratuits, on peut, sans manquer à sa conscience, et pour ne pas manquer à la civilité, ne pas se refuser à des offres faites délicatement. Mais si tu savais quel tact, quelle connaissance du monde il faut avoir, pour mon travail avec son excellence; non pas pour les lettres d'audience et de rendez-vous, cela va tout seul; mais pour tant d'autres graves et importans objets; par exemple, les invitations à dîner. Il faut étudier, peser, classer les gens que l'on invite, selon le rang, la fortune, l'opinion. Savoir mêler à propos les grands seigneurs, les savans, les préfets, les artistes.... et les députés! se garder d'avoir ensemble les hommes d'une couleur opposée, et quelquefois se hasarder à les réunir de manière que deux ennemis déclarés soient obligés de se faire des politesses.

GRIFFARD.

Il faut une fière tête!

GUSTAVE.

Tout à coup, il me revient que mon cousin Bonneval, un des premiers fabricans du royaume, a une jolie fille et une grande fortune, encore augmentée d'un héritage qu'il a recueilli tout récemment. Ma tête fermente, et je pense que le cousin et moi nous pouvons nous rendre un mutuel service : moi, en lui demandant, et lui, en m'accordant sa fille.

GRIFFARD.

Vous venez pour épouser?

GUSTAVE.

Personne ne sait le but de mon voyage. Cela n'est pas encore fait. Dès que je me serai déclaré, il ne peut pas y avoir de grandes difficultés. Mais je ne suis pas fâché de préparer un peu les voies; puis, en homme délicat, je serais flatté d'avoir, avant tout, le cœur de la jeune personne. Qu'ai-je fait? J'ai demandé un congé à mon ministre. J'aurais pu venir tout simplement; mais j'ai pensé qu'il valait mieux me faire prier de venir. J'ai donc écrit à mon cousin Bonneval, que j'ai vu quelquefois dans ma première jeunesse; je lui ai annoncé la place que j'occupe, le congé de quelques mois qui m'est accordé : je lui ai témoigné mon vif désir de faire connaissance avec son aimable famille. Comme ma lettre était une espèce d'insinuation fort polie pour qu'on m'invitât, le cousin s'est empressé de me répondre selon mes désirs. Je me suis empressé d'accourir, et je suis arrivé d'hier soir.

GRIFFARD.

C'est vous qui étiez dans cette belle calèche qu'on

a remisée là, chez le voisin, à cause des ballots qui encombrent la manufacture?

GUSTAVE.

Est-ce pour moi? est-ce pour ma calèche? je ne sais; mais on m'a fait l'accueil le plus amical. Moi, je me suis montré franc, expansif, et fort touché de l'affection qu'on me témoignait.

GRIFFARD.

Je vous servirai, monsieur Gustave; et pour commencer, puisque vous avez tant de confiance en moi, je vais vous mettre au courant des caractères de toute la famille.

GUSTAVE.

C'est inutile, mon cher, je les connais.

GRIFFARD.

Bon!

GUSTAVE.

Je ne suis ici que d'hier, et je les sais par cœur, comme si j'avais vécu avec eux pendant dix ans.

GRIFFARD.

Sitôt?

GUSTAVE.

Monsieur Bonneval est un homme qui laisse tout le soin de son commerce et de sa manufacture à sa femme.

GRIFFARD.

C'est vrai.

GUSTAVE.

Il ne s'en occupe que pour de nouveaux procédés, dont il a fait l'essai, et dont il est tout fier, parce qu'il a obtenu une médaille à la dernière exposition des produits de l'industrie. Il a une grande prétention à être

distingué, prôné, recherché, considéré comme un savant en mécanique et en chimie.

GRIFFARD.

Ils disent, dans le pays, que c'est un homme tout simple, et qui n'aime que le travail et l'obscurité.

GUSTAVE.

Madame Bonneval, sa chère épouse, est à la tête du magasin et des ateliers. C'est une de ces commerçantes, de ces femmes de ménage, actives, entendues, qui mènent leur mari, et sont toujours bien aises qu'on reconnaisse en elles la maîtresse de la maison.

GRIFFARD.

C'est juste.

GUSTAVE.

Elle est fort avide, fort intéressée, et cherche, par tous les moyens possibles, à augmenter encore sa fortune.

GRIFFARD.

Ils disent que c'est une bonne femme, sévère pour les paresseux, excellente pour les bons sujets : fort généreuse, mais avec discernement.

GUSTAVE.

Quant à la petite fille, j'en suis épris; oh! mais véritablement épris, comme il convient à un homme d'esprit de se passionner pour une riche héritière qui est jolie. Mais je ne suis pas mal, je crois. C'est bien jeune, bien naïf; seulement, j'ai vu tout de suite qu'elle était un tant soit peu encline à la coquetterie; qu'elle avait un goût décidé pour les plaisirs et la dissipation, et que par conséquent elle serait enchantée de venir s'établir à Paris.

GRIFFARD.

Eh bien ! je l'aurais cru modérée dans ses goûts, fort laborieuse, aimant à s'instruire, et ne voulant pas quitter ses parens, même en prenant un mari.

GUSTAVE.

Il y a un ami intime de la maison, en qui tout le monde paraît avoir confiance, le juge de paix du lieu, monsieur Bourville.

GRIFFARD.

Oh ! c'est un homme de mérite, le parrain de la fille. On le dit juste, humain, un peu goguenard. C'est un ange consolateur pour les honnêtes gens dans la peine ; c'est un diable acharné contre les vagabonds, les vauriens, les fainéans ; il me fait peur. Et il doit s'y connaître ; c'est un ancien avoué de la ville voisine.

GUSTAVE.

Il n'est pas riche ; donc il aspire à le devenir. Du reste, homme fort ordinaire. Un avoué qui n'a pas fait fortune est un sot.

GRIFFARD.

Et que dites-vous de M. Ernest ?

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est que M. Ernest ?

GRIFFARD.

Le jeune homme.

GUSTAVE.

Quel jeune homme ?

GRIFFARD.

Celui qui aide madame Bonneval dans ses travaux.

GUSTAVE.

Ah! le commis? Est-ce qu'on prend garde à cela?

GRIFFARD.

Madame Bonneval a beaucoup d'amitié pour lui.

GUSTAVE.

Les vieilles femmes ont toujours de la prédilection pour les jeunes gens. Un grand innocent, qui rit ou qui rougit à chaque mot, ne sachant ni parler, ni se tenir, ni s'asseoir; gauche et turbulent comme un écolier. Cela n'est bon qu'à divertir la compagnie par les tours qu'on lui joue, et les mystifications qu'on lui fait.

GRIFFARD.

On vante ses principes, sa morale.

GUSTAVE.

Ah! oui, ses principes! laissons-le se former.

GRIFFARD.

C'est singulier: vous avez raison sans doute, et les autres ont tort; mais vous les jugez tout différemment de ce qu'on les croit ici.

GUSTAVE.

C'est que vous ne voyez que la surface, et que moi je sonde la profondeur. Vous vous attachez à la physionomie; je lis au fond des cœurs. Est-ce que tu crois aux bonnes gens, toi?

GRIFFARD.

Il y en a.

GUSTAVE.

C'est possible; je n'en ai pas encore rencontré. Tous les hommes sont égoïstes: quelques-uns sont ef-

frontés ; tous les autres sont hypocrites, excepté dans les épanchemens de l'amitié, comme le nôtre, où l'on se parle à découvert. On ne songe qu'à soi ; on feint de songer aux autres : on tient de beaux discours de vertu, de devoir, d'honneur, d'humanité, de sensibilité, de philanthropie, pour accomplir des actions qui ne sont dictées que par l'intérêt personnel. Donc, pour tirer parti des hommes, il faut, en ayant l'air de les flatter, dans les passions qu'ils feignent, les flatter surtout dans celles qu'ils ont réellement.

GRIFFARD.

C'est très-profond ce que vous dites-là.

GUSTAVE.

Je vois d'ici comment je dois me conduire avec toute cette famille : j'épouse la fille, je touche la dot. Une fois maître de cette grande fortune, rien ne m'arrête, je paie mes dettes, j'en fais d'autres ; je me jette dans les affaires de la haute administration, et puis je monte, je monte.... je me fais nommer député, conseiller d'état, préfet. Je me vois d'ici ministre ou pair de France. Tel est mon sort ; il est brillant, mais je n'en suis pas plus vain ; et si tu m'as bien secondé, tu fais ton chemin en me suivant, et je te nomme mon secrétaire intime.

GRIFFARD.

Ah ! Dieu, moi secrétaire d'un ministre, et intime encore ! ah ! je vous en prie, accomplissez bien vite votre sort, afin que le mien marche après le vôtre. Que faut-il faire ?

GUSTAVE.

Pour commencer, gagner les valets.

GRIFFARD.

Gagnons les valets. Il y a le vieux Bertrand, qui a toute la confiance de son maître; il y a la petite Fanchette, qui est fort aimée de la jeune personne, et qui est, ma foi, bien jolie.

GUSTAVE.

Fais boire le valet; fais la cour à la servante. Quant à moi, je déclare mon amour ce matin à la petite Cécile, et ce soir au père et à la mère.

GRIFFARD.

Déjà!

GUSTAVE.

Voici, Fanchette, je vais lui parler pour toi. Écoute mes belles phrases.

GRIFFARD, à part.

Il n'est pas changé; toujours étourdi, bavard et présomptueux. Eh bien! je m'y laisse prendre; il m'éblouit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur? Madame demandait tout à l'heure si l'on vous avait vu.

GUSTAVE.

J'étais allé faire un tour de promenade en attendant qu'on fût éveillé.

FANCHETTE.

Ah! vraiment, depuis cinq heures, monsieur travaille dans son cabinet de mécanique. Dès le point du jour

M. Ernest avait distribué l'ouvrage dans les ateliers ; madame a déjà fait son inspection. Mademoiselle a mis les livres de comptes en ordre ; elle étudie sa musique en attendant son maître de dessin. On est matinal, et on ne perd pas de temps dans cette maison.

GUSTAVE.

Ainsi le commerce et l'industrie animent, vivifient et fécondent notre belle patrie. Quelle heureuse et touchante perspective ! C'est ce que je disais tout à l'heure à l'honnête Griffard.

FANCHETTE.

Vous connaissez M. Griffard ?

GUSTAVE.

Je lui ai été utile à Paris.

GRIFFARD.

Oui, monsieur a déjà été pour moi une bien bonne protection.

GUSTAVE.

C'est un assez bon diable.... un peu vaurien.

GRIFFARD.

Monsieur veut rire ?

GUSTAVE.

Il ne manque pas de goût, de discernement. Tout à l'heure il me parlait de vous ; il vous trouvait fort jolie.

FANCHETTE.

En vérité !

GUSTAVE.

Or, je lui disais, moi, que s'il voulait se mieux conduire, et s'il parvenait à vous plaire, je ne serais pas

éloigné, en faveur de cette inclination, de lui faire avoir quelque bonne place.

GRIFFARD.

Est-ce que cela ne vous tente pas, mademoiselle Fanchette?

FANCHETTE.

Pas beaucoup, monsieur Griffard. (*A part.*) Quelle idée a-t-il de me proposer ce fainéant de Griffard?

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTRAND.

GUSTAVE.

Ah! voilà le père Bertrand. Approchez, mon brave homme; je ne vous connais que d'hier, mais je suis déjà touché du zèle, de l'attachement que je reconnais en vous pour vos maîtres; et combien je suis ému, attendri de tout ce que cette jeune fille vient de me dire sur l'ordre et le travail qui règnent dans cette maison!

BERTRAND.

C'est que M. Bonneval n'est pas un de ces manufacturiers qui ne connaissent que leur routine. Il y a de l'invention dans sa tête.

GUSTAVE.

Je m'en suis parbleu bien aperçu. (*A Fanchette.*) Réfléchissez, Fanchette; si ce garçon vous convenait, je ferai tout pour lui. (*Bas à Griffard.*) Emmène Bertrand au cabaret; voici de l'argent. (*Haut.*) Je vais présenter mon hommage à ces dames.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, hors GUSTAVE.

GRIFFARD.

Ma foi, mademoiselle Fanchette, il a été l'interprète de mes sentimens; les bontés de M. Gustave m'encouragent, et si vous le permettez..... (*Il veut l'embrasser.*)

FANCHETTE, lui donnant un soufflet.

Alte-là, monsieur Griffard; voilà comme je traite les insolens qui prennent des libertés avec moi.

GRIFFARD.

C'est un soufflet, je crois.

BERTRAND, en riant.

Ah! c'est que, voyez-vous, notre Fanchette a une vertu un tant soit peu farouche.

GRIFFARD.

Je m'en aperçois.

FANCHETTE.

Le bel amoureux que veut me donner là notre cousin de Paris!

GRIFFARD.

Riez, riez, méchante; je ne perds pas tout-à-fait espérance.

FANCHETTE.

C'est ma foi bien espérer à vous.

GRIFFARD.

Dites donc, père Bertrand; pour me consoler du soufflet, est-ce que vous ne seriez pas sensible à une petite visite à l'estaminet qui est sur la place?

BERTRAND.

Non.

FANCHETTE.

Laissez donc, vous ne réussirez pas plus à débaucher le père Bertrand qu'à m'embrasser.

BERTRAND.

N'avez-vous pas de honte, monsieur Griffard, de causer ainsi du chagrin à votre brave femme de mère, par votre paresse et votre mauvaise conduite.

FANCHETTE.

Allez, allez tout seul à votre estaminet, monsieur Griffard.

GRIFFARD.

C'est ce que je vais faire, mademoiselle Fanchette. (*A part en sortant.*) Beau début! j'attrape un soufflet et un sermon. Ah, M. Gustave réparera tout cela.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FANCHETTE, BERTRAND.

FANCHETTE.

Que dites-vous de ce cousin, qui nous est tombé comme des nues hier, et qui veut me gratifier d'un pareil mari?

BERTRAND.

Paix! paix! mademoiselle Fanchette, vous savez que madame n'aime pas qu'on dise du mal des gens, et jugez..... quand il s'agit de quelqu'un de sa famille.

FANCHETTE.

C'est juste, il a peut-être quelque bonne qualité. Eh

bien! monsieur Bertrand, c'est donc pour aujourd'hui. Quel plaisir de fêter l'anniversaire du mariage de nos bons maîtres! Savez-vous que depuis qu'il en est question, à tout moment je crains de me trahir?

BERTRAND.

Oh! vous autres jeunes têtes,... un secret.... cela vous pèse; et puis une fête, une surprise, des couplets, une illumination,.... cela vous occupe vivement. Eh bien! moi, cela me plaît aussi. Cet excellent M. Bonneval! voilà vingt-cinq ans qu'il est marié, et déjà j'étais à son service; et notre jeune M. Ernest! quel mal il se donne pour les préparatifs!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ERNEST, arrivant par le fond en courant, et portant des guirlandes et des bouquets.

ERNEST.

Je me suis échappé bien vite, après avoir fini mon travail avec madame Bonneval. Voilà les bouquets, les guirlandes, il faut les cacher.

FANCHETTE, prenant les bouquets et les portant dans la maison.

Donnez, donnez.

ERNEST.

Bertrand, voici la clef de la petite serre; tu y trouveras les verres de couleur, les lampions et le feu d'artifice.

FANCHETTE.

Un feu d'artifice! ah, quelle joie!

ERNEST.

Ne riez donc pas, mademoiselle Fanchette, c'est une

grande affaire pour nous ; il faut que tout soit bien, que M. et Mme. Bonneval soient contens ; il est bien convenu, Bertrand, que c'est toi qui te mets à la tête des ouvriers et de leurs femmes. Vous, mademoiselle Fanchette, vous vous chargez de conduire les jeunes garçons et les jeunes filles. Où en sommes-nous de nos couplets ?

FANCHETTE.

Nous les savons.

ERNEST.

Mais il faudrait les répéter.

FANCHETTE.

Avant le déjeuner, dans ce pavillon, tandis que monsieur va jaser avec son jardinier, et que madame va faire sa seconde visite dans les ateliers ; vous ferez le tour par la grande porte, vous viendrez à cette grille, vous tousserez pour m'avertir, je serai aux aguets, et j'amènerai mademoiselle.

BERTRAND.

Bien, bien, jeunes gens ; arrangez tous vos petits mystères, et puissiez-vous n'avoir jamais à vous cacher du monde pour de plus mauvaises actions.

FANCHETTE.

Faut-il en parler à M. Gustave ?

ERNEST.

Oh ! non ; il voudrait y mettre du sien : c'est le cousin de monsieur. Je ne suis pas fâché qu'il soit venu ; mais enfin, c'est nous, et non pas lui, qui fêtons monsieur Bonneval. Tout est convenu ; séparons-nous.

FANCHETTE.

Justement, j'entends monsieur.

BERTRAND.

Je vais mettre le couvert pour le déjeuner.

ERNEST.

Je retourne à ma caisse.

FANCHETTE.

Et moi, je rejoins mademoiselle.

(Ils sortent tous les trois par trois côtés différens.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, BONNEVAL, sortant tous les deux de la maison.

GUSTAVE.

C'est admirable, mon cher cousin; je n'ai que de très-légères connaissances en mécanique; mais ces faibles notions me suffisent pour apprécier la justesse et la simplicité de votre procédé. Il y a surtout ce ressort qui s'échappe et met en mouvement tant de rouages... C'est très-beau.

BONNEVAL, en souriant avec candeur.

J'en suis assez content.

GUSTAVE.

Mon cher cousin, il faut mettre cela en lumière; il faut venir à Paris; il faut solliciter les ministres. Nous sommes dans un siècle où les sciences ont seules le privilège de balancer la politique, et vous êtes fait pour acquérir un grand nom. La première place à l'Académie des sciences vous appartient sans difficulté.... mais cela ne suffit pas.... C'est du génie tout pur.

BONNEVAL.

Eh ! mon cher cousin ! je n'ai pas de génie, et je ne veux pas de gloire.

GUSTAVE.

Comment ! vous ne voulez pas de gloire ! Mais vous avez fait un travail long, fatigant.

BONNEVAL.

Il m'a fallu du courage pour y persister.

GUSTAVE.

Et quel autre but que la gloire.....?

BONNEVAL.

L'avantage d'être utile : c'est quelque chose.

GUSTAVE.

Noble réponse. Mais vous résistez en vain : tenez, faisons ensemble une petite association : livrez-vous à votre talent, à votre génie ; travaillez, imaginez, inventez, exécutez, et moi, je me charge de faire valoir vos inventions, de les vanter, de les prôner, de les faire prôner par toutes les trompettes de la renommée.

BONNEVAL.

Je vous remercie. J'ai fait la seule démarche qui fût convenable. Mon ami Bourville a écrit pour moi à un membre de l'Académie des sciences, précisément, qui doit examiner ma découverte, et la faire connaître, si elle en vaut la peine.

GUSTAVE.

Ah ! des académiciens, des savans, vos confrères...! C'est fort bien, sauf les petites jalousies, les grosses cabales, et le peu de pouvoir hors de leurs séances. Cela

peut-il valoir un ministre tout-puissant, protecteur obligé des sciences et des arts.....

BONNEVAL, à part.

Diable d'homme ! qui veut absolument me faire connaître en dépit que j'en aie. .

GUSTAVE, à part.

Il se fait prier ; fausse modestie ; il serait bien fâché que je le prisse au mot.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BOURVILLE.

BONNEVAL.

Eh ! tenez ! le voilà, mon ami Bourville. N'est-ce pas que tu as écrit pour moi à un membre de l'Académie des sciences ?......

BOURVILLE.

D'après sa dernière lettre, le rapport doit être fait.

BONNEVAL.

Vous voyez bien. C'est que monsieur..., mon cousin, veut écrire pour le même objet au ministère.

BOURVILLE.

Ah ! ah ?

GUSTAVE.

Oui, monsieur Bourville ; je suis loin de dédaigner ce savant, votre ami, qui doit faire un rapport ; mais sans tirer vanité de mon faible crédit, je crois qu'il ne sera pas inutile à mon cousin. Voilà donc qui est arrêté, messieurs ; dès demain j'écris à Paris. Parlons de vous, monsieur Bourville.

BOURVILLE.

De moi, monsieur?

GUSTAVE.

Vous êtes l'ancien et l'intime ami de mon cousin, le parrain de sa fille; à ces titres, vous devez compter sur mon amitié; et je me féliciterai encore bien plus de mon voyage, si j'y trouve l'occasion de vous servir.

BOURVILLE.

De me servir?

BONNEVAL, à part.

Mon cousin veut nous protéger tous.

GUSTAVE.

C'est une place bien pénible, bien laborieuse que celle de juge de paix?

BOURVILLE.

Mais, oui; quand on veut la bien faire.

GUSTAVE.

Bien peu lucrative?

BOURVILLE.

Je m'en contente.

GUSTAVE.

Laissez-moi faire; j'ai en vue pour vous, à Paris, une autre place excellente, où il y a de gros appointemens, peu d'ouvrage, et beaucoup de considération.

BOURVILLE.

Une petite sinécure, n'est-ce pas?

GUSTAVE.

Précisément....; c'est-à-dire, cela ne se donne qu'à des hommes d'un mérite éprouvé.

BOURVILLE.

Monsieur, écrivez pour Bonneval, cela ne peut pas nuire. Quant à la place que vous m'offrez, permettez-moi de vous dire que je n'en veux pas. J'ai tout juste le mérite nécessaire à mes fonctions; mon état m'occupe et me plaît. Pour un homme qui, pendant trente ans, a fait la guerre comme procureur, il est doux d'exercer un ministère de paix et de conciliation; et quand le soir je viens faire ma partie de piquet avec mon ami Bonneval, en pouvant me rendre témoignage que dans la journée j'ai prévenu un procès, réconcilié un ménage, ou délivré le pays d'un mauvais sujet, j'éprouve le plus parfait contentement qui soit accordé à notre pauvre humanité, et je ne changerais mon sort contre celui de personne.

GUSTAVE.

Avec de si beaux sentimens, il est impossible que vous vous refusiez..... Voici l'aimable madame Bonneval et sa charmante fille. (*A part.*) Ils ont beau dire, je les ai frappés par l'endroit sensible.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, Mme. BONNEVAL, CÉCILE.

Mme. BONNEVAL, *à un ouvrier qui la suit.*

C'est à monsieur Ernest que vous devez vous adresser. Tenez, vous lui remettrez ces factures pour qu'il les enregistre. Bonjour, mon ami; votre servante, monsieur Bourville. Mon cousin, je vous salue.

CÉCILE, *entrant et montrant un dessin à sa mère.*

Maman, voilà mon dessin, je crois que mon maître sera content.

Mme. BONNEVAL.

C'est bien, mon enfant, mais il faut le montrer à ton père; il s'y connaît mieux que nous.

BONNEVAL.

Cela n'est pas mal.

GUSTAVE, prenant le dessin.

Permettez-vous? C'est délicieux! De la légèreté dans la touche, et une grâce, un fini....! Je ne suis qu'un amateur, et je ne me prévaux pas de la confiance de quelques-uns de nos premiers artistes. J'écoutais hier mademoiselle, qui s'accompagnait sur le piano; elle est d'une grande force. C'est un meurtre de cacher tant d'attraits, de talens au fond d'une province.

BONNEVAL, à part.

Allons, c'est au tour de ma fille à présent.

GUSTAVE.

Madame Bonneval, vous ne pouvez refuser à mademoiselle, la jouissance de recueillir les suffrages des vrais connaisseurs, et de faire l'admiration des cercles les plus distingués de la capitale.

Mme. BONNEVAL.

Eh mais, mon cher cousin, ma fille dessine et fait de la musique pour son plaisir et pour le nôtre; elle n'est, Dieu merci, ni vaine, ni frivole.

CÉCILE.

Et je ne suis pas jalouse de briller à Paris.

GUSTAVE.

Allons, allons, vous ne dites pas ce que vous pensez. Savez-vous, madame Bonneval, que je suis dans l'en-

chantement des inventions mécaniques de votre manufacture. Par exemple, j'espère que vous ne vous adresserez qu'à moi, quand il s'agira d'obtenir un brevet d'invention.

Mme. BONNEVAL.

Un brevet d'invention?

BONNEVAL.

Je ne blâme pas ceux qui en sollicitent. Le fruit du travail est la plus légitime des propriétés. Par conséquent, on peut en disposer à son gré, et comme je suis content de mon sort, je veux que ce que j'ai imaginé de bien, profite aux autres comme à moi. Loin de cacher mes petits secrets, je suis prêt à les communiquer, à les enseigner même, à ceux de mes confrères qui voudront prendre la peine de visiter mes ateliers.

GUSTAVE.

C'est raisonner en prodigue. J'espère que madame qui entend si bien les intérêts de sa maison, vous fera sentir de quel immense avantage vous vous priveriez; il y a de quoi devenir millionnaire.

Mme. BONNEVAL.

Moi, monsieur? je pense tout-à-fait comme mon mari.

CÉCILE.

Ah! ma mère n'est ni avide ni intéressée.

GUSTAVE.

Je le vois bien. (*A part.*) C'est égal, mes paroles ne sont pas perdues.

BOURVILLE.

Le cher cousin n'est pas heureux dans les offres qu'il fait aux gens.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ERNEST, parlant de la coulisse, et accourant.

ERNEST.

Madame! monsieur! mademoiselle!

GUSTAVE.

Eh bon Dieu! Qu'a-t-il donc?

ERNEST.

Les ouvriers du numéro six manquent d'ouvrage; votre maître de dessin vous attend, mademoiselle. Si monsieur a des lettres à écrire, voilà l'heure du courrier; j'ai fini les miennes, madame n'a plus qu'à voir et à signer.

GUSTAVE, *en riant.*

Quel air empressé, effaré! J'ai cru que monsieur votre commis venait nous annoncer quelque malheur.

Mme. BONNEVAL.

C'est son habitude, et nous sommes faits à ses manières.

GUSTAVE.

Il a presque effrayé mademoiselle.

CÉCILE.

M. Ernest ne m'effraie jamais.

BONNEVAL, *en confidence à Gustave.*

Monsieur Gustave, je crois devoir vous prévenir qu'Ernest est le fils d'un de mes bons amis, et qu'il est lui-même notre ami plutôt que notre commis.

GUSTAVE.

Je serais désolé d'avoir affligé monsieur, par une petite plaisanterie innocente.

ERNEST.

Moi, monsieur? je ne me suis pas aperçu que vous plaisantiez. Madame vient-elle?

BONNEVAL.

Allons, je vais écrire. (*Bas à sa femme.*) Le cousin est aimable et paraît fort obligeant; personne ne lui demande rien, et il veut faire du bien à tout le monde.

Mme. BONNEVAL.

Oui, mais il ne faut pas qu'il se moque de notre Ernest.

(Elle sort avec Ernest et Bonneval.)

CÉCILE.

Je vais prendre ma leçon. (*Bas à Bourville.*) Mon parrain, vous savez que c'est vous qui devez emmener mon père et ma mère, pour nous laisser le temps de préparer la fête?

BOURVILLE, bas à Cécile.

Je serai ici à sept heures du soir.

CÉCILE.

Chut!

BOURVILLE.

Chut!

(Cécile sort.)

GUSTAVE, à part.

Ils sont tous enchantés de moi.

BOURVILLE.

Monsieur, nous rendons justice à vos bonnes inten-

tions; mais nous sommes des gens bizarres; une jeune et jolie fille sans vanité, une mère de famille économe sans avidité, un savant sans orgueil, un jeune homme candide, qu'on estime malgré sa gaucherie, et un vieux procureur qui prêche la paix, la confiance, le désintéressement; ce sont des mœurs étranges; nous nous en trouvons bien, nous n'en changerons pas; j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, seul.

Quoi qu'il en dise, je les ai bien jugés. Ne perdons pas de temps; si quelques-uns de mes créanciers prenaient de l'humeur!.... il y a surtout ce vieux juif de Jérémie, le sellier..... il serait capable de faire le voyage......

SCÈNE XII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien! mon cher Griffard?

GRIFFARD.

Vos affaires sont-elles en bon train?

GUSTAVE.

Mais oui, cela ne commence pas mal.

GRIFFARD.

Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Ah ! un moment ; pas encore ; mais me voilà au mieux avec toute la famille ; je leur ai fait à tous des offres de service magnifiques.

GRIFFARD.

Ils ont accepté ?

GUSTAVE.

Non, ils ont refusé ; mais je gage que chacun y rêve au fond du cœur.

GRIFFARD.

Je ne suis pas tout-à-fait aussi bien avec les valets, que vous l'êtes avec les maîtres. Il m'a fallu aller boire sans le vieux Bertrand ; mon mérite a tout-à-fait échoué auprès de la petite Fanchette, et ne m'a valu que le soufflet le mieux appliqué !....

GUSTAVE.

Imbécile ! prends exemple sur moi.

GRIFFARD.

C'est ce que je cherche. A présent que j'ai déjeuné, je vais faire une apparition chez mon percepteur, et je reviens bien vite savoir où nous en sommes. Je ne peux pas tenir en place, je suis si curieux !....

(Il sort.)

GUSTAVE, seul.

Ce bon Griffard ! il a la volonté de bien faire ; mais peu de dispositions. Je le formerai.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, ERNEST.

(Ernest arrive avec précaution, et s'approche de la porte de la maison, sans voir Gustave.)

GUSTAVE, apercevant Ernest.

Oh! oh! notre petit commis! Que vient-il faire ici.

ERNEST, toussant.

Heim! heim!

GUSTAVE.

Eh mais, c'est comme un signal; voyons si on lui répondra.

(Il se cache dans le pavillon.)

ERNEST.

Eh bien, est-ce qu'elle n'entend pas? (*il tousse plus fort.*) Heim! heim!

SCÈNE XIV.

Les mêmes, FANCHETTE.

FANCHETTE, sortant de la maison.

Chut! plus bas, attendez-moi.

(Elle rentre.)

GUSTAVE.

Eh! c'est la petite Fanchette! Je ne m'étonne plus qu'elle ait si mal accueilli mon ami Griffard. Ah! parbleu! ceci devient curieux.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CÉCILE.

FANCHETTE.

Venez, venez, mademoiselle, nous sommes seuls.

GUSTAVE.

Ah diable! Cécile elle-même! un joli métier que fait là mademoiselle Fanchette!

FANCHETTE.

Vous n'avez que le temps; entrez dans le pavillon, et moi je suis là en sentinelle.

GUSTAVE.

Ils viennent ici; où diable me cacher? Ah! par cet escalier.....

(Il disparaît.)

CÉCILE, avant d'entrer dans le pavillon, déployant un papier qu'elle tient à la main.

Attendez, oui, c'est bien ma chanson.

FANCHETTE.

Personne ne vient, chantez.

(Cécile et Ernest sont dans le pavillon. Cécile chante, et Ernest l'accompagne. Pendant le couplet de Cécile, Gustave paraît à la fenêtre du premier étage.)

CÉCILE.

COUPLET.

Air de romance.

Aux plus chers de tous les parens
J'offre un naïf et tendre hommage;
Des exemples les plus touchans
Ils ont entouré mon jeune âge.
Que leurs soins ne soient pas perdus;
Qu'on puisse dire de leur fille:
Elle a conservé les vertus
Et la bonté de sa famille.

GUSTAVE.

Oh ! oh ! de la musique ? Je n'entends pas un mot des paroles.

(Cécile et Ernest sortent du pavillon.)

ERNEST.

Quand je vous disais que vous saviez l'air.

FANCHETTE.

A mon tour de chanter maintenant ; et au vôtre, mademoiselle, d'empêcher qu'on ne nous surprenne.

CÉCILE.

C'est convenu.

(Fanchette et Ernest entrent dans le pavillon, et Cécile fait sentinelle.)

GUSTAVE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? La jeune demoiselle qui fait sentinelle à présent !

FANCHETTE.

COUPLET.

Air de ronde.

Voilà juste vingt-cinq ans
Que vous faites bon ménage.
Je viens vous offrir l'hommage
De tous vos autres enfans ;
Car nous vous chérissons tous,
A l'égal de votre fille ;
Et chez vous chacun de nous
Croit être dans sa famille.

GUSTAVE.

Encore de la musique ?

FANCHETTE, sortant du pavillon.

Là, voilà ce que c'est ; je crois que je ne m'en suis pas mal tirée.

ERNEST, sortant du pavillon.

Non, vraiment. Je vais vous rejoindre.

FANCHETTE.

A tantôt.

CÉCILE.

Sans adieu, Ernest.

FANCHETTE.

Mon pauvre maître, qu'il sera content! et Madame? J'en pleure de joie.

(Fanchette et Cécile rentrent dans la maison; Ernest sort par le fond, et Gustave quitte la fenêtre.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, GRIFFARD, arrivant d'un autre côté.

GRIFFARD.

Eh mais! je ne me trompe pas, c'est mademoiselle qui rentre dans la maison avec précipitation. Je comptais encore trouver ici M. Gustave. (*Apercevant Gustave qui sort du pavillon.*) Ah! le voilà. Eh bien! monsieur, je vous fais mon compliment; je ne vous quitte qu'un moment, et je viens d'apercevoir mademoiselle Cécile qui rentrait avec Fanchette. Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Ah bien oui! ma déclaration. Tu avais raison de me vanter les principes, la morale du petit commis. Je l'ai surpris en rendez-vous avec la demoiselle.

GRIFFARD.

En vérité! Pas possible.

GUSTAVE.

En serait-il amoureux? Je n'en sais rien. De la musique, des chansons, et ces deux femmes tour à tour en sentinelle..... Il faut absolument que tu fasses jaser la petite Fanchette; mais non, je lui parlerai, C'est elle qui mène toute l'intrigue.

GRIFFARD.

Cette petite fille qui fait de la morale, et donne des soufflets? Quand je vous disais que ce jeune homme valait la peine qu'on y prît garde. Savez-vous que cela ferait un fier obstacle?

GUSTAVE.

Un obstacle? Fi donc! Le père est ambitieux; la mère est intéressée; la fille est coquette; le jeune homme est sans état, sans fortune, sans moyens. J'ai de l'esprit, de l'adresse, de l'audace, une belle place, un grand crédit; elle est à moi.

GRIFFARD.

Et me voilà secrétaire intime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, FANCHETTE.

GUSTAVE.

Venez, venez, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE.

Pardon, monsieur; mais on m'attend.

GUSTAVE.

Permettez, il s'agit d'une affaire très-sérieuse.

FANCHETTE.

Est-ce encore de votre M. Griffard, que vous voulez me parler?

GUSTAVE.

Il est question tout simplement de savoir, ce qu'un moment, avant qu'on servît le déjeûner, mademoiselle Fanchette avait à faire dans ce pavillon, avec M. Ernest et mademoiselle Cécile.

FANCHETTE, à part.

Ah! mon Dieu! il sait.... (*Haut.*) Moi... dans ce pavillon?... Vous vous trompez.

GUSTAVE.

Je vous ai vue; j'y étais moi-même; et quand made-

moiselle Cécile y est entrée, je suis monté dans la pièce qui est au-dessus.

FANCHETTE.

Quoi, vous êtes monté ?.... Quoi, vous étiez-là au-dessus de nous ?..... Ah ! permettez-moi d'en rire.

GUSTAVE.

Il ne s'agit pas de rire, mademoiselle ; qu'aviez-vous à faire dans ce pavillon ?

FANCHETTE.

Puisque vous y étiez, vous devez le savoir.

GUSTAVE.

J'y étais, mais je n'ai rien vu.

FANCHETTE.

Si vous n'avez rien vu, au moins, vous avez entendu.

GUSTAVE.

Oui, j'ai entendu.

FANCHETTE.

Eh quoi ?

GUSTAVE.

De la musique.

FANCHETTE.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à se distraire, en faisant de la musique ?

GUSTAVE.

Aucun, sans doute ; mais il y a du mal à se cacher, et à placer des sentinelles pour n'être pas surpris.

FANCHETTE.

Eh !... mais, monsieur...., si c'est un secret.

GUSTAVE.

Un secret !

FANCHETTE.

Oui, qu'il faut cacher surtout à monsieur et à madame.

GUSTAVE.

A monsieur et à madame! Et peut-on me le dire à moi?

FANCHETTE.

Ah dame! je ne sais pas.... Attendez, voilà le père Bertrand, il faut que je le consulte?

GUSTAVE.

Eh quoi! le père Bertrand en est?

FANCHETTE.

Pardine, tout le monde en est dans la maison. Excepté vous et puis monsieur et madame. C'est tout simple.

GUSTAVE.

Ah! c'est tout simple?

SCÈNE II.

Les mêmes, BERTRAND.

FANCHETTE.

Eh bien! monsieur Bertrand, voilà une belle chose! Monsieur qui nous a surpris, M. Ernest, mademoiselle et moi, dans ce pavillon, au rendez-vous que nous nous étions donné tantôt, devant vous, et qui me tourmente pour savoir ce qui en est! faut-il lui dire?

BERTRAND.

Je ne vois pas qu'il y ait grand inconvénient. Après tout, monsieur est de la famille?

GUSTAVE.

Et le rendez-vous avait été donné en présence de Bertrand?

BERTRAND.

Oui, en ma présence. (*En confidence.*) Vous saurez qu'il y a aujourd'hui vingt-cinq ans, jour pour jour, que monsieur et madame sont mariés. Mademoiselle, jalouse de témoigner à son père et à sa mère tout son attachement, a imaginé de leur donner une petite fête de famille; elle s'est adressée à M. Ernest.

FANCHETTE.

M. Esnest, qui a de l'esprit comme un démon, a fait des couplets qui doivent être chantés par mademoiselle et par moi.

BERTRAND.

Il fallait les répéter.

FANCHETTE.

Nous étions convenus de nous trouver dans ce pavillon.

BERTRAND.

La fête sera superbe.

FANCHETTE.

Nous aurons toute la belle société des environs; et tout cela mêlé avec les paysans, les paysannes, les ouvriers, les ouvrières.

GUSTAVE.

Une fête? Ah! c'est une fête!

BERTRAND.

Pas autre chose.

GUSTAVE, à part.

Dieu sait où l'on mène les maris et les pères avec ces fêtes! J'en ai donné plus d'une. Des couplets d'un commis d'une manufacture de province; cela doit être piquant.

FANCHETTE, à Gustave.

Et qu'aviez-vous donc pensé, monsieur?

GUSTAVE.

Ce que j'avais pensé?

BERTRAND.

Oui.

GUSTAVE.

Rien.

FANCHETTE.

Attendez donc. Est-ce que par hasard vous auriez soupçonné.... Est-ce que vous auriez cru?...

GUSTAVE.

Quoi?

FANCHETTE.

Que notre jeune homme......

GUSTAVE.

Était amoureux de mademoiselle Cécile. Ah! fi donc; mais vous conviendrez que ne sachant rien, et voyant la jeune personne, et sa petite servante d'intelligence...

FANCHETTE.

Pardine, monsieur, il faut que vous ayez une bien mauvaise idée des gens. Pour qui me prenez-vous?... Moi, je favoriserais?....

BERTRAND.

Ah! par exemple, ce pauvre M. Ernest! lui? amoureux!

FANCHETTE.

M. Ernest n'y pense pas; il n'y a jamais pensé; il n'y pensera jamais.

GUSTAVE.

Je le conçois; quand on aime, il faut avoir quelqu'espérance.

FANCHETTE.

Et lui! quelle serait la sienne? N'ayant rien, et mademoiselle étant si riche.... Ce n'est pas qu'excepté la fortune, il ne réunisse toutes les qualités...

BERTRAND.

C'est un garçon très-estimable.

FANCHETTE.

Bon, sincère, doux, affable pour tout le monde.

BERTRAND.

Monsieur a beaucoup de confiance en lui.

FANCHETTE.

Madame l'aime de tout son cœur.

GUSTAVE, à part.

Vous allez voir qu'ils vont en faire un parti excellent.

BERTRAND.

Mademoiselle Fanchette, ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée qui est venue à monsieur. Si elle allait nous conduire.... M. Bonneval ne cesse de me répéter que, quand il a épousé madame, il n'avait rien, absolument rien.

FANCHETTE.

En vérité! Eh! mais alors.... Oh! c'est égal,

monsieur Bertrand, un simple commis oser prétendre à la demoiselle de la maison !

BERTRAND.

Cela s'est vu.

GUSTAVE.

Oui, quand le jeune homme a un mérite....

BERTRAND.

Et certainement ici le mérite ne manque pas au jeune homme.

FANCHETTE.

Ah ! n'importe, ce serait une folie.

GUSTAVE.

Oui, une véritable folie.

BERTRAND.

Pas tant folie, peut-être qu'on pourrait le croire, parce qu'enfin les mœurs, la probité, l'honneur....

GUSTAVE.

C'est ce qu'il y a de plus important sans doute.

BERTRAND.

Vous voyez ; monsieur pense comme moi.

GUSTAVE.

Moi ? pas du tout. Je ne dis pas que, sans les préjugés, les convenances... (*A part.*) Parbleu, j'ai fait un beau chef-d'œuvre en mettant ces bonnes gens de domestiques sur la voie.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CÉCILE.

FANCHETTE.

Pardine, mademoiselle, il est temps que la fête arrive, et que le mystère cesse. Tout le monde finirait par être dans la confidence. Voilà monsieur votre cousin qui est au fait de tout le mic-mac; il nous épiait tantôt, pendant que nous répétions nos couplets. Mais si vous saviez la drôle d'idée qui lui est passée par la tête. N'est-il pas allé s'imaginer que M. Ernest....

BERTRAND.

Était amoureux de vous.

CÉCILE.

Amoureux de moi!

FANCHETTE.

Et que je favorisais vos amours?

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! j'en suis toute troublée! Vraiment, mon cousin, vous aviez bien besoin de vous mettre en tête cette belle imagination. J'étais heureuse, tranquille. J'avais pour Ernest une affection toute simple, toute innocente; je ne voyais aucun mal à causer, à rire avec lui, à le chercher, et maintenant je n'oserai plus lever les yeux sur ce jeune homme. Je croirai que tous les regards sont fixés sur moi. D'y penser seulement, je sens le rouge qui me monte à la figure.

GUSTAVE.

Ma cousine.... certainement.... mon intention....

(*A part.*) Comment, diable ! elle en paraît plus surprise qu'offensée.

BERTRAND, bas à Gustave, pendant que Cécile et Fanchette causent ensemble.

Pensez-vous comme moi, monsieur Gustave ? Je crois en vérité que notre jeune demoiselle ne serait pas fâchée que M. Ernest fût amoureux d'elle.

GUSTAVE.

C'est possible ; et vous devez sentir qu'il faut tout faire pour empêcher....

BERTRAND.

Ah ! sans doute. Pourtant je vous avoue que ce mariage-là me ferait bien plaisir.

GUSTAVE, à part.

Butor !

FANCHETTE.

Je l'entends, je crois.

CÉCILE.

Ciel ! m'en aller.... ce serait de l'impolitesse ; rester.... que lui dire ?

GUSTAVE, à part.

Heureusement le petit sot ne saura pas profiter des bonnes dispositions où l'on est pour lui.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST entre en fredonnant les derniers vers du couplet de Fanchette.

Me voici !

CÉCILE, fort troublée,

Ah !... vous voilà, monsieur Ernest !

ERNEST.

Eh, mon Dieu ! comme vous me recevez. (*Voulant prendre Cécile à part.*) Je voulais vous dire....

CÉCILE, l'interrompant.

Pardon, monsieur Ernest ; mais il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de mystère entre nous.

ERNEST, bas.

Mais pour la fête !

CÉCILE.

Vous pouvez parler haut ; monsieur est instruit.

ERNEST.

Ah ! en ce cas-là.... Eh ! mais qu'avez-vous donc ? Vous paraissez tous embarrassés. On dirait que ma présence vous gène.

CÉCILE.

Vous vous trompez ; vous ne nous gènez pas. (*A part.*) Je serais fâchée de l'affliger.

FANCHETTE.

Ah ! c'est que monsieur avait pensé.

GUSTAVE.

A quoi bon révéler à monsieur .... à présent qu'il est reconnu que je me trompais.

ERNEST.

Eh quoi ! qu'aviez-vous donc pensé, monsieur Gustave ?

GUSTAVE.

Rien que de très-honorable.

CÉCILE.

Que de très-honorable. (*A part.*) Ah ! mon Dieu !

que dis-je là ? (*Haut.*) Enfin que veniez-vous nous apprendre ?

ERNEST.

Que l'orchestre est arrivé.

CÉCILE.

J'en suis bien aise. Pardon, Ernest... monsieur Ernest, veux-je dire. Je vais rejoindre ma mère. Il ne faut pas rester ensemble, parce que cela pourrait donner lieu à des soupçons.... (*A part.*) Ah ! oui, des soupçons...Ah ! c'est bien affreux à mon cousin. (*Haut à Ernest.*) Écoutez, soyez sûr d'abord que je ne crois pas un mot de ce qu'on m'a dit;... et ensuite.... je ne mens pas, en vous promettant que, quoiqu'il arrive, j'aurai toujours pour vous une sincère et véritable estime.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, hors CÉCILE.

GUSTAVE, à part.

J'ai joliment opéré.

BERTRAND.

Courage, courage, monsieur Ernest ! cela peut se regarder comme un aveu.

ERNEST.

Comme un aveu ? Que voulez-vous dire ?

BERTRAND.

Apprenez que, par suite de ses observations, monsieur que voilà, s'est mis dans la cervelle que vous étiez atteint d'une passion pour mademoiselle.

ERNEST.

Qui? moi, grand Dieu! pour elle, pour Cécile?

GUSTAVE, à part,

Allons, voilà le grand mot lâché!

ERNEST.

Et elle le sait? et elle le croit? Parbleu! monsieur, je vous ai bien des obligations d'avoir soupçonné une pareille extravagance de ma part.

GUSTAVE, à part.

Parbleu! je lui conseille de me chercher querelle.

ERNEST.

Moi, pauvre, orphelin, misérable petit commis, que j'aie eu un instant la sotte présomption de songer à mademoiselle Bonneval? à la fille de l'homme à qui je dois tout? Le Ciel m'en est témoin; jusqu'ici je ressentais pour elle une affection aussi tendre que respectueuse; je la voyais comme une aimable enfant avec qui j'avais été élevé. Il ne m'était pas arrivé de penser que cette aimable enfant était devenue une jeune personne charmante, qui va se trouver l'objet des recherches, des vœux, des hommages de mille autres qui valent bien mieux que moi. Tout est changé. Je crains à présent de m'interroger, de descendre dans mon cœur, et d'y découvrir un sentiment.... En vérité, monsieur, vous pouviez vous dispenser de me rendre un aussi mauvais service.

GUSTAVE, à part.

Vous allez voir que c'est moi qui l'aurai rendu amoureux.

ERNEST.

Elle va me haïr, me mépriser.... Mais que dis-je? elle est instruite, et elle vient de m'assurer qu'elle me conservait son estime. Ah! mes amis, mes bons amis, je suis le plus heureux des hommes. Certes, je n'aurai jamais la folie de m'oublier jusqu'à me croire digne d'elle. Mais cette estime qu'elle me conserve encore, ne semble-t-elle pas annoncer que, si j'étais dans une autre position, peut-être est-ce moi qu'elle préférerait? Et n'est-ce pas la plus douce consolation qui pût m'arriver? (*A Gustave.*) Ah! monsieur, pardonnez un premier mouvement d'humeur, et recevez mes sincères remercîmens, puisque c'est à vous que je dois le bonheur dont je jouis.

GUSTAVE.

Monsieur, je suis enchanté si vous vous en contentez.

ERNEST.

Mais tâchons d'éloigner ces idées, qui me causent à la fois trop de peine et trop de joie. Je n'aurai que trop le temps de m'y livrer. Puisque vous êtes au fait, monsieur, il faut vous joindre à nous, pour fêter M. et Mme. Bonneval. Le moment approche. Je cours inspecter tous nos travaux. Ah! Cécile! Cécile!... Mais, enfin, vous m'estimez. (*A Gustave.*) Ah! monsieur, que je vous ai d'obligations!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, hors ERNEST.

BERTRAND.

Quand je vous disais qu'il suffisait de les laisser aller; ils ne songeaient pas à s'aimer, mais à présent il est clair.....

FANCHETTE.

Qu'ils s'adorent.

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! oui.

FANCHETTE.

C'est pourtant grâce à vous, monsieur.

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu! oui. Sans moi, ils n'y songeaient pas.

BERTRAND.

Ah çà, croyez-vous que cette différence de fortune soit un obstacle insurmontable?

GUSTAVE.

Ah! tout-à-fait insurmontable.

BERTRAND.

Qui sait? nous parviendrons peut-être à le vaincre.

FANCHETTE.

Ma foi, je le désire de tout mon cœur.

BERTRAND.

J'y emploîrai tous mes efforts. Secondez-nous, monsieur.

GUSTAVE.

Qui? moi?

BERTRAND.

Dès que j'en trouve l'occasion, j'en parle à monsieur.

FANCHETTE.

Vous êtes un ancien dans la maison, il vous est permis de tout dire.

BERTRAND.

Si vous pouvez en glisser quelques mots à madame, n'y manquez pas.

FANCHETTE.

Ah! je vous en réponds. Ce cher M. Ernest! comme il se désolait, et se consolait tour à tour!

BERTRAND.

Ah! les amoureux....... J'ai été comme cela.

FANCHETTE.

Vous, monsieur Bertrand?

BERTRAND.

Il y a long-temps.

FANCHETTE.

Patience, cela me viendra peut-être quelque jour.

(Elle sort avec Bertrand)

SCÈNE VII.

GUSTAVE seul.

Qui diable aurait pu deviner qu'une petite fille de province irait s'enflammer de belle passion...... pour qui? pour le commis de son père; et que ce petit Ernest aurait le front de porter ses vœux jusqu'à une aussi belle dot. Car il a beau faire le désintéressé, il y a du

calcul dans son fait ; et ces insolens domestiques, qui se font une fête d'en parler aux parens!

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Gustave?

GUSTAVE.

Eh bien!

GRIFFARD.

La déclaration?

GUSTAVE.

Ah! oui, la déclaration.

GRIFFARD.

Vous n'y êtes pas encore? Je venais vous dire qu'en causant avec un bon enfant qui travaille dans la manufacture, j'ai tout découvert. Ces mystères, ces cachoteries, qui vous ont effrayé, c'est pour une fête qu'on prépare à M. Bonneval. Il n'y a pas d'amour.

GUSTAVE.

Eh non! de par tous les diables, il n'y en avait pas; il y en a maintenant, et les voilà réellement amoureux, par suite de mes questions au valet et à la servante.

GRIFFARD.

Ah diable! c'est fâcheux; mais au moins vous avez déclaré votre passion au valet et à la servante. C'est quelque chose.

GUSTAVE.

Pas du tout; je les ai trouvés tous les deux pleins de zèle et de tendresse pour mon rival.

GRIFFARD.

Quoi ! les valets eux-mêmes ne sont pas encore dans votre confidence ! Mais savez-vous, monsieur, que vous reculez, au lieu d'avancer.

GUSTAVE.

Crois-tu que cela me décourage, que cela me déconcerte ? Non, morbleu ! Ah ! ce vieux radoteur de Bertrand, et cette petite sotte de Fanchette, veulent tout confier aux parens. Allons, c'est un devoir pour moi d'empêcher une pareille mésalliance. Oui, l'honneur de la famille, l'intérêt même de cette jeune fille, me prescrivent....... un mariage qui serait réellement très-fâcheux pour eux, pour moi, pour mes créanciers : de l'adresse, de l'éloquence ; mais qu'en est-il besoin ? Leur intérêt, leur orgueil, leur ambition, me répondent qu'ils vont tonner contre ce ridicule amour, et chasser l'impertinent jeune homme !....

GRIFFARD.

Le chasser ! ah ! ce serait dommage.

GUSTAVE.

Ah ! il faut qu'on se conduise bien avec lui, qu'on le place ailleurs ; je serais fâché que ce petit amant, qui, après tout, est assez intéressant, se trouvât malheureux, abandonné. Moi-même, je ferai tout pour lui. Voici le père : laisse-moi.

GRIFFARD.

Allons, le voilà encore qui me rassure.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Ah ! c'est vous, mon cousin ? Eh bien ! voilà l'heure où l'on se réunit. Où est donc tout le monde ?

GUSTAVE.

Je n'ai encore vu personne.

BONNEVAL.

Qu'est-ce ? Vous avez l'air rêveur ?

GUSTAVE.

Et peut-être vous - même allez - vous avoir sujet de rêver ; mon cher cousin, quand vous saurez ce qui m'occupe.

BONNEVAL.

Vous m'alarmez!

GUSTAVE.

Il est des devoirs pénibles à remplir ; ils ont quelquefois une couleur odieuse ; mais l'intérêt qu'on porte à ses amis, à sa famille, exige impérieusement qu'on surmonte sa répugnance. Que pensez-vous de ce jeune Ernest, que vous avez pris pour votre commis?

BONNEVAL.

Tout le bien qu'on peut penser de quelqu'un. Il est aussi habile, aussi intelligent, que zélé, dévoué, reconnaissant.

GUSTAVE.

Il le dit, et il le paraît ; mais ses mœurs, sa conduite?

BONNEVAL.

Il est rangé, délicat, animé des meilleurs sentimens.

GUSTAVE.

Et vous le voyez sans crainte habitant la même maison que votre fille? Et vous n'avez jamais pensé qu'il pourrait aimer votre demoiselle?

BONNEVAL.

Aimer ma fille? Ernest? Oh! non.

GUSTAVE.

Moi, qui ne suis ici que d'hier soir, j'ai vu tout de suite ce que vous n'aviez pas vu.

BONNEVAL.

Comment?

GUSTAVE.

Quand à quelque esprit naturel, on joint l'expérience et la connaissance du monde.......

BONNEVAL.

Enfin, qu'avez-vous découvert?

GUSTAVE.

Qu'Ernest est passionnément amoureux de mademoiselle votre fille.

BONNEVAL.

Allons donc.

GUSTAVE.

Il l'avoue lui même.

BONNEVAL.

Il l'avoue?

GUSTAVE.

Entraîné par une conversation que nous avions ensemble, il n'a pu me cacher.......

BONNEVAL.

Et ma fille, le sait-elle?

GUSTAVE.

Elle le sait.

BONNEVAL.

Elle le sait! Ceci devient sérieux.

GUSTAVE.

Une indiscrétion de valets......

BONNEVAL.

Et qu'en pense-t-elle ?

GUSTAVE.

Oh! votre fille est un ange. Elle en a été troublée, interdite, irritée..... Cependant, on ne peut prévoir ce que la suite amènera. Le jeune homme est bien neuf, bien inexpérimenté; mais c'est un jeune homme. Je balançais à vous instruire de tout ceci; je craignais votre indignation, votre colère.

BONNEVAL.

Oh! ma colère! je n'en peux prendre contre Ernest qu'en connaissance de cause. Je vous remercie toutefois. C'est une affaire très-grave; il faut que j'en cause avec ma femme.

GUSTAVE, à part.

Bien. Qu'il consulte sa femme; elle entend ses intérêts, et comme c'est elle qui mène son mari.....

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme. BONNEVAL.

BONNEVAL.

J'apprends ici des choses fort singulières, ma femme.

Mme. BONNEVAL.

Quoi donc ?

BONNEVAL.

Qu'Ernest aime ma fille.

Mme. BONNEVAL.

Qui dit cela ?

BONNEVAL.

M. Gustave qui l'a découvert, et qui m'apprend en même temps que ma fille en est instruite.

Mme. BONNEVAL.

En vérité !

GUSTAVE.

Depuis le peu d'instans que je connais ma cousine, il m'a semblé que ce qui la distinguait parmi les autres femmes, c'était un jugement exquis, une grande prudence, un juste amour de ses intérêts et de ceux de sa famille, et un respect délicat des convenances.

Mme. BONNEVAL.

Mon cousin, je vous rends grâce de la bonne opinion que vous avez de moi ; mais, surtout, je vous sais bien bon gré d'éclairer ainsi les secrets de notre famille. Comment, Ernest aime ma fille ? Contez-moi donc cela. Ces chers enfans ! ils m'intéressent tant ! Ernest, presqu'autant que Cécile.

BONNEVAL.

Au fait, il est pour nous comme un enfant d'adoption.

GUSTAVE.

Comment, vous n'êtes pas frappé de la disproportion.....

Mme. BONNEVAL.

Ah! la disproportion!...... Après tout, sommes-nous des princes, sommes-nous des grands qui craignent de se mésallier, et qui cherchent à grossir leur fortune, leur considération, ou leurs états, par de grands mariages?

BONNEVAL.

Je n'ai jamais oublié que je n'avais d'espérance que dans mon travail, quand j'ai demandé ta main à ton père.

Mme. BONNEVAL.

Et tu n'en as pas moins fait ton chemin.

BONNEVAL.

Ainsi donc, tu penserais......

Mme. BONNEVAL.

Mais vous-même, monsieur Bonneval, qu'en pensez-vous?

BONNEVAL.

Ma foi, moi, je pense...... Qu'en dit notre cousin?

GUSTAVE.

Ce que j'en dis, moi? mais je dis....... (*A part.*) Que dire?

BONNEVAL.

Écoute: nous avons pour habitude de ne rien faire sans consulter mon ami Bourville.

Mme. BONNFVAL.

Et nous nous sommes toujours bien trouvés de nous adresser à lui.

BONNEVAL.

Justement, le voici.

GUSTAVE, à part.

Voyons, voyons si celui-ci sera moins extravagant que les autres.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Eh bien! allons nous promener ce soir?

BONNEVAL.

Ah parbleu ! tu viens à propos.

Mme. BONNEVAL.

Nous avons un conseil à vous demander.

BOURVILLE.

Me voilà prêt: j'aime à en donner. De quoi s'agit-il?

BONNEVAL.

Comment crois-tu que je doive me diriger dans le choix d'un gendre?

Mme BONNEVAL.

N'cst-ce pas, monsieur Bourville, qu'Ernest est un excellent jeune homme?

BOURVILLE.

Or ça, auquel répondre? Le fait d'abord.

BONNEVAL.

Le fait est qu'Ernest est amoureux de Cécile.

Mme BONNEVAL.

Que c'est monsieur qui l'a découvert.

BOURVILLE.

Laissez donc, je le savais avant lui.

BONNEVAL.

Tu le savais ?

Mme BONNEVAL.

Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ?

BOURVILLE.

Il n'y avait pas de danger ; puisqu'Ernest lui-même l'ignorait.

BONNEVAL.

Il l'ignorait ?

BOURVILLE.

Et Cécile, aime-t-elle Ernest ?

GUSTAVE.

Ah ! pouvez-vous croire....

BOURVILLE.

Oui, oui, elle l'aime ou elle l'aimera, j'en réponds.

BONNEVAL.

Que me conseilles-tu ?

Mme BONNEVAL.

Oui, que nous conseillez-vous ?

GUSTAVE.

Parlez ; l'avis d'un homme comme vous est d'un grand poids.

BOURVILLE.

Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur, et je vais le donner en conscience. Il est certain que suivant les idées reçues, vous feriez une folie de lui donner votre fille.

GUSTAVE.

Ah! c'est le mot; une folie. (*A part.*) Bon! Enfin en voilà un raisonnable.

BOURVILLE.

Un jeune professeur qui s'enflamme pour une jeune écolière, un secrétaire, un commis qui soupire pour la demoiselle de la maison, c'est beau, c'est touchant... dans les romans.

GUSTAVE.

Cela n'en est pas moins très-immoral.

BOURVILLE.

D'autant plus, que lorsque ces choses arrivent dans le monde, le plus souvent la passion, l'amour, les grands sentimens, ne sont qu'une couleur honorable, qui déguisent une véritable spéculation.

GUSTAVE.

Ah! ici c'est bien différent, et la délicatesse connue du jeune homme..... Cependant..... (*A part.*) A merveille!

BOURVILLE.

Il est à craindre que ce ne soit qu'un caprice, une fantaisie.

GUSTAVE.

Oui. Toutefois, deux jeunes gens habitués à s'aimer dès leur enfance. ... L'objection de monsieur n'en subsiste pas moins. (*A part.*) Courage!

BOURVILLE.

Il est à craindre qu'en cédant, on ne manque un parti plus avantageux.

GUSTAVE.

Ah! voilà ce qu'il y a le plus à redouter.

BONNEVAL.

Ainsi tu croirais.....

BOURVILLE.

Je crois.... que vous ne devez pas vous soumettre à ces opinions vulgaires ; que vous devez avant tout consulter l'inclination de votre fille ; que vous devez chercher dans votre gendre de la probité, de l'honneur et un bon caractère ; que vous avez assez de fortune pour votre fille et pour vous ; que d'ailleurs Ernest possède une véritable fortune dans ses talens, sa conduite et son amour du travail ; que vous le connaissez incapable de se laisser guider par un vil calcul, comme monsieur le disait si bien tout-à-l'heure ; que, comme monsieur le disait encore à l'instant, c'est une inclination formée par suite d'une longue et douce habitude ; et qu'enfin, il n'y a pas de millionnaire qui pût valoir pour vous ce jeune homme, puisque personne ne peut vous offrir autant de garantie pour la sécurité de vos vieux jours, et le bonheur de votre fille.

GUSTAVE, à part.

Allons, c'est encore pis.

Mme. BONNEVAL.

C'est précisément ce que je pense, et je n'aurais pas mieux dit.

BONNEVAL.

Il y a plaisir à te consulter; tu conseilles les gens selon leurs désirs.

Mme. BONNEVAL.

Quand une fois ces sortes d'affaires sont arrêtées, il ne faut pas perdre de temps pour les terminer.

GUSTAVE, à part.

C'est cela; dépêchez-vous, dépêchez-vous de faire une sottise.

BONNEVAL.

Un moment, un moment, madame Bonneval, toujours vive, toujours cédant à votre première idée; il faut voir. Ils sont bien jeunes encore tous les deux, nous pouvons attendre.

BOURVILLE.

C'est cela; ne leur dites rien, voyez-les venir; et pour quelque temps au moins, ménagez-vous le plaisir de ne leur donner que des paroles d'encouragement.

BONNEVAL.

Oui, de simples paroles d'encouragement.

Mme. BONNEVAL.

Allons, puisque vous le voulez...... Mais ce cher Ernest! je brûle de le nommer mon gendre.

BONNEVAL.

Voici ma fille.

BOURVILLE.

Silence.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CÉCILE.

Mme. BONNEVAL.

Viens, Cécile. Eh bien ! tu parais triste, mélancolique.

BONNEVAL.

Qu'as-tu mon enfant ?

CÉCILE.

Je n'ai rien mon père.

Mme. BONNEVAL.

Tant mieux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST.

Madame, les ouvriers sont partis, et les ateliers sont fermés.

Mme. BONNEVAL.

Qu'est-ce? le voilà triste aussi lui, ordinairement si gai.

ERNEST.

Moi, madame, je suis très-gai.

Mme. BONNEVAL.

Tu ne nous dis pas cela de bonne grâce.

BONNEVAL.

Écoute ma fille; si par aventure tu avais quelques petits chagrins, quelques petits secrets, confie-les à ta

mère. Quant à toi, mon cher Ernest, sage, laborieux, honnête, plein de jeunesse et de courage, aimé d'une famille que tu chéris, il ne doit s'offrir à toi qu'un riant avenir.

ERNEST.

Monsieur, combien je suis touché.....

BONNEVAL.

Regarde-le donc, Bourville, c'est tout le portrait de son père, notre cher et excellent ami.

Mme. BONNEVAL.

Oui, oui, ne crains pas de nous ouvrir ton cœur ma chère enfant, tu ne t'en repentiras pas. Allons, allons, partons pour la promenade.

BONNEVAL.

Oui partons. (*Bas à Bourville.*) Je crains de trop en dire.

BOURVILLE.

Tu en as bien assez dit.

Mme. BONNEVAL.

Viens-tu avec nous, Ernest?

ERNEST.

Je n'ai plus qu'à fermer le grand magasin.

Mme. BONNEVAL.

Dépêche-toi, et viens nous rejoindre.

CÉCILE.

Convenez, monsieur Ernest, que j'ai de bien bons parens ?

ERNEST.

Ah ! mademoiselle, les meilleurs..... il serait bien coupable celui qui leur causerait des chagrins.

BONNEVAL.

Vous ne venez pas, mon cousin ?

GUSTAVE.

Je me sens un peu fatigué.

BONNEVAL.

Liberté, liberté tout entière.

(Il sort en donnant le bras à sa femme.)

BOURVILLE, à Gustave.

Que pensez-vous de tout ceci, monsieur Gustave ?

GUSTAVE.

Monsieur, je suis extrêmement ému, peut-être aussi un peu surpris.

BOURVILLE.

Il y a de quoi ; les bonnes gens sont si rares ! (*A Gustave.*) Je me félicite d'avoir achevé votre ouvrage, car c'est vous qui avez tout fait.

GUSTAVE.

Oui, c'est moi... (*A part.*) Eh oui, c'est moi, et j'en enrage.

(Bourville sort en donnant le bras à Cécile.)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE seul.

Ces gens-là ne font rien comme les autres. Ce sont des originaux, des exceptions, qui mettent en déroute toutes les combinaisons. Eh bien, morbleu! c'est au sein du malheur et des contrariétés, que le génie et les talens rassemblent leurs forces. C'est au milieu des dangers que brille un grand courage; changeons de batterie. Jusqu'ici les jugeant semblables au reste des hommes, je les ai attaqués avec les armes de l'intérêt personnel, j'ai complétement échoué; une autre marche avec le jeune homme. Ces petits sots ont une imagination ardente, romanesque; il vient, attention.

SCÈNE XV.

ERNEST, GUSTAVE.

ERNEST, sans voir Gustave.

Ma tête se perd; j'ai beau vouloir chasser ces idées d'amour...... Qui? moi! élever mes prétentions...... Quel parti prendre?

GUSTAVE, à part.

Comme il est agité!

ERNEST.

Pour ce soir ne songeons qu'à la fête.

GUSTAVE.

Monsieur Ernest, recevez mon sincère compliment.

ERNEST.

De quoi, monsieur ?

GUSTAVE.

Vous avez conduit vos affaires à merveille.

ERNEST.

Plaît-il ?

GUSTAVE.

Une jeune fille éprise... ses parens pleins de tendresse pour vous.....

ERNEST.

Eh bien, monsieur ?

GUSTAVE.

Une grande fortune.... une riche dot.....

ERNEST.

Eh bien, monsieur ?

GUSTAVE.

C'est bien calculé.

ERNEST.

Bien calculé ?

GUSTAVE.

Mais non ; il n'y a pas eu de préméditation de votre part; l'occasion s'offre, et vous savez la saisir.

ERNEST, à part.

Ah dieu ! quelle idée a-t-on déjà de moi !

GUSTAVE.

Il y aura bien encore quelques petits obstacles pour peu que le père et la mère réfléchissent ; mais vous les surmonterez.

ERNEST.

Vous penseriez qu'un sordide calcul....

GUSTAVE.

Tout le monde n'a pas cette habileté. Moi, par exemple, il y a quelques années, je me suis trouvé dans une position à peu près semblable.

ERNEST.

Vous, monsieur ?

GUSTAVE.

J'avais eu l'honneur d'être fort bien accueilli dans le château du comte de St-Phar, dont vous avez peut-être entendu parler. Il se trouvait là, comme ici, une charmante demoiselle... un bonhomme de père comme ici.... une assez belle fortune, pas si grande que celle de mon cousin Bonneval; mais enfin trente mille francs de rente, c'était quelque chose. Je n'étais pas encore aussi avancé que je le suis aujourd'hui : la jeune personne me distingua, j'eus des scrupules; je craignis de faire une action peu délicate, en profitant de la préférence qu'elle semblait m'accorder sur des partis plus avantageux. J'eus la faiblesse de craindre les discours qu'on pourrait se permettre sur moi; j'eus la sottise de laisser échapper l'héritière; j'eus le courage d'étouffer mes sentimens et de rompre toute relation avec cette respectable famille.

ERNEST.

Vous fîtes fort bien, monsieur.

GUSTAVE.

Eh bien ! oui, si vous voulez, c'était fort bien. Franchement, l'idée de devoir ma fortune à une femme, m'a toujours répugné. Puis, on a beau dire qu'il faut braver les propos du monde; personne ne les méprise autant qu'il s'en vante. J'ai peut-être eu tort, cependant.

ERNEST.

Il n'y a pas d'efforts dont on ne doive être capable pour mériter l'estime, la considération, surtout pour se conserver sa propre estime.

GUSTAVE.

Cette idée m'a consolé, m'a soutenu et m'a fait même éprouver au milieu de mes chagrins un contentement pur et délicieux. Il serait si doux, pourtant, de pouvoir concilier l'intérêt et l'honneur!

ERNEST.

L'intérêt n'est rien, l'honneur est tout: l'amour même lui doit être sacrifié.

GUSTAVE.

C'est bien là le langage d'un honnête homme. Vous me touchez, vous m'intéressez.

ERNEST, se parlant à lui-même sans faire attention à Gustave.

Non, je ne mériterai pas le nom d'ingrat, je m'arracherai au bonheur; si je restais, aurais-je la force de ne pas succomber?

GUSTAVE.

Je le tiens. (*Haut.*) Prenez garde, il ne faut pas embrasser sur-le-champ un parti extrême. Voyons, ne pourriez-vous pas consulter quelqu'ami?

ERNEST.

Oh dieu! j'aurais l'air d'hésiter.

GUSTAVE.

C'est vrai, peut-être en effet vaut-il mieux... Mais, cependant, une fortune si belle, si facile.....

ERNEST.

Eh! monsieur, ne parlez donc pas de fortune. Je ne dois voir que le bonheur de Cécile et de ses parens.

GUSTAVE.

Aimable et trop délicat jeune homme.... On vient; contenez-vous, réfléchissez, j'y penserai; nous en reparlerons.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, FANCHETTE.

FANCHETTE, accourant.

Monsieur Ernest! monsieur Ernest! allons donc, tout est prêt. Voilà monsieur et madame qui rentrent, on les a aperçus de loin dans l'avenue : songez que c'est à vous à donner le signal.

ERNEST.

J'y cours, j'y cours, ma chère Fanchette. *(A part.)* Ah! je souffre le martyre!

FANCHETTE.

On arrive de tous les côtés, tous les ouvriers ont leurs bouquets; cela sera charmant, cela sera superbe! Vous devez-être au comble de la joie.

ERNEST.

Oui, oui, Fanchette, au comble de la joie!

(Il sort avec Fanchette.)

GUSTAVE.

Il partira.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD.

J'attendais que vous fussiez seul. Eh bien, monsieur, j'ai tout appris; tout est perdu; ils sont plus que jamais enthousiasmés de leur jeune homme! Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on m'a soutenu que c'était vous qui aviez tout arrangé. Quel malheur!

GUSTAVE.

Ne te désole pas, tout est réparé, tout marche à merveille.

GRIFFARD.

Vous avez fait votre déclaration?

GUSTAVE.

Non; mais il ne tient qu'à moi de faire partir le jeune homme.

GRIFFARD.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Par délicatesse, par honneur. Peux-tu m'avoir des chevaux?

GRIFFARD.

Avec de l'argent.....

GUSTAVE, *lui jetant sa bourse.*

En voici. A tout hasard, qu'ils soient prêts demain matin avant six heures.

GRIFFARD.

Mais s'il part, ils courront après lui.

GUSTAVE.

Oui, s'ils savent où il va ; oui, si je n'ai pas l'esprit de les indisposer contre leur cher protégé. J'ai pu me tromper en les croyant accessibles à l'intérêt ; je ne me trompe pas en croyant à chaque homme un amour-propre susceptible, irritable, et surtout à des bienfaiteurs nécessairement offensés qu'on rejette leurs bienfaits. En prêtant un motif un peu suspect à son départ, non pour lui faire tort, ah ! fi donc ! mais pour me faire du bien, c'est tout naturel, rien n'est perdu, tout est gagné. On ne court pas après lui, on l'oublie, on m'écoute et j'épouse. Le succès est infaillible, quand on a comme moi l'usage du monde, la connaissance des hommes, et l'art de tirer parti de leurs faiblesses.

GRIFFARD.

Il me rend toujours courage.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD seul, entrant par la grille.

Il ne dira pas que je le fais attendre, à peine fait-il jour. Ce que c'est qu'une fête ; ils ont oublié de fermer la grille ; c'est un fier génie que ce M. Gustave ! Aura-t-il enfin déclaré son amour ? parviendra-t-il à faire partir le jeune homme ? ce serait fort.

GUSTAVE, sortant de la maison, tenant un porte-manteau.

C'est toi. Eh bien ? les chevaux.

GRIFFARD.

Ils sont-là.

GUSTAVE.

Prends ce porte-manteau, c'est celui d'Ernest. Je sors de chez lui. Pendant le bal j'ai achevé de le décider. Où diable ai-je été prendre tout ce que je lui ai dit sur l'honneur, sur la vertu ; c'était sublime. Il voulait aller à pied jusqu'à la ville; cela m'a fait trembler ; il eût été bientôt atteint, bientôt ramené. Je lui ai généreusement offert ma calèche, et il accepte.

GRIFFARD.

C'est un coup de maître. Il est décidé à partir ?

GUSTAVE.

Attèle les chevaux à ma voiture, que tu vois là sous la remise du voisin. Peux-tu servir de guide ?

GRIFFARD.

Parbleu ! étant chez mon huissier, n'allais-je pas le dimanche faire le marquis au bois de Boulogne avec des chevaux de louage ? Mais ce pauvre M. Ernest !

GUSTAVE.

Tu le conduis jusqu'au bureau des voitures publiques ; tu me ramènes ma calèche bien secrètement, par ce chemin détourné qu'ils m'ont fait remarquer hier ; et personne ne se doute que ce matin tu as fait une petite course jusqu'à la ville.

GRIFFARD.

Quitter cette maison, cette jeune fille, et tout cela par grandeur d'âme ! Il me fait de la peine.

GUSTAVE.

Imbécile ! quand on intrigue on ne doit ni dormir, ni s'attendrir.

GRIFFARD.

C'est juste. Allons, un petit voyage ; cela me fera une distraction.

GUSTAVE.

Il vient ; vite les chevaux, le porte-manteau dans la voiture, et reviens prendre mes ordres.

GRIFFARD.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, ERNEST.

GUSTAVE, à part.

Pourvu qu'il n'ait pas changé de dessein !

ERNEST, sans voir Gustave.

Que vont-ils dire en lisant la lettre que j'ai laissée sur mon bureau?... Je dois partir... par honneur, par reconnaissance, par amour même; oui, j'y mets une espèce d'orgueil.

GUSTAVE, s'approchant d'Ernest.

La voiture sera prête dans un instant; ils dorment tous encore. La fête a été poussée si avant dans la nuit! Elle était parfaitement ordonnée. Voici les lettres de recommandation que je vous ai promises. Elles sont pour des hommes puissans, actifs, zélés. A mon retour, j'achèverai l'ouvrage de ces bons amis.

ERNEST.

Je ne sais si je me trompe; mais il m'a semblé que cette nuit, pendant la fête, M. et Mme. Bonneval me regardaient d'un air inquiet, contraint, et presque mécontent.

GUSTAVE.

Ah! vous l'avez remarqué?

ERNEST.

Je pars; mais ne croyez pas que ce soient vos discours qui me déterminent; ma résolution est puisée dans mes propres sentimens, dans mon propre courage.

GUSTAVE.

Je me félicite qu'on ne puisse attribuer votre conduite à aucune influence étrangère, surtout à la mienne. Je ne m'y prête qu'à regret ; c'est vous qui voulez partir, et moi vous y voyant décidé... par obligeance, par complaisance, je vous ai pressé d'accepter ma voiture.... (*Apercevant Griffard.*) Eh ! tenez, voilà 'homme qui doit vous conduire.

SCÈNE III.

Les mêmes, GRIFFARD en bottes, des gants de Crispin, le ventre sanglé, un fouet à la main, enfin toute la tournure d'un postillon grotesque.

GRIFFARD.

Oui, me voilà. (*A part.*) Comme il a l'air triste !

ERNEST.

Ah! Griffard.

GRIFFARD.

Moi-même ; et je vous mènerai bien. (*A part.*) J'en ai les larmes aux yeux.

GUSTAVE, bas à Griffard.

Ne pleure donc pas. (*Haut.*) Il n'y a pas de temps à perdre si vous voulez trouver place dans la diligence. (*Bas à Griffard.*) Emmène-le donc.

GRIFFARD.

Partons, partons ! Ohé ! (*Il veut faire claquer son fouet, Gustave l'arrête.*)

GUSTAVE, à Griffard.

Paix donc! (*A Ernest.*) Du courage, jeune homme; vous faites une belle action.

ERNEST.

Non, elle me coûte beaucoup; mais c'est un devoir.

GRIFFARD, cherchant à entraîner Ernest,

Eh vite! eh vite! il y a déjà du monde éveillé dans la maison. Venez, venez.

(Ernest sort avec Griffard.)

GUSTAVE qui a conduit Ernest jusqu'à la grille.

Adieu, mon jeune et intéressant ami.

SCÈNE IV.

GUSTAVE seul.

Me voilà maître du champ de bataille; c'est ce qui s'appelle escamoter habilement un rival. Il est généreux, ce jeune homme; il m'a ému. Il y a toujours de la ressource pour nous avec ces âmes honnêtes et neuves. Est-ce que j'ai été comme cela? Les chevaux sont vifs et bons; la calèche est solide; ce bon Jérémie l'a si bien soignée. De l'activité, de la prudence; le déprécier, m'attribuer quelques beaux traits, sans méchanceté, avec adresse, ménagement..... Et dès que je les vois un peu consolés, je me propose, et ils m'acceptent. Voici les domestiques : ce sont eux qu'il faut d'abord endoctriner.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FANCHETTE, BERTRAND.

FANCHETTE, *sortant de la maison.*

Ma foi, je ne comptais pas m'éveiller si matin.

BERTRAND.

Ah! la jolie fête! la jolie fête, mademoiselle Fanchette!

FANCHETTE.

Le beau bouquet d'artifice. Pif! pan! pouf!

GUSTAVE.

C'est vrai, la fête était charmante.

FANCHETTE.

Ah! c'est vous, monsieur Gustave?

BERTRAND.

Déjà levé?

GUSTAVE.

Je me serais cru à Paris, au milieu de nos plus élégantes réunions, sans les petits caquets, les petits propos, les petites médisances qui sont inévitables en province : cela m'a vraiment diverti.

FANCHETTE.

Des caquets! des médisances! Ah! contez-nous donc....

GUSTAVE.

Cette jeune et jolie femme qui avait une guirlande de roses.....

FANCHETTE.

Madame de Mirecourt, la seule femme un peu coquette à dix lieues à la ronde ; eh bien ?

GUSTAVE.

Eh bien ! elle attirait tous les regards. N'a-t-on pas voulu me soutenir qu'elle cherchait surtout ceux de M. Ernest, et que notre jeune commis n'était pas insensible à ses agaceries ?

FANCHETTE.

Ah ! quel mensonge !

GUSTAVE.

Moi, qui connais son amour délicat et discret pour mademoiselle Bonneval, vous sentez avec quelle chaleur j'ai démenti une pareille calomnie ? Eh bien ! elle avait circulé dans le bal. Ce jeune homme qui dansait avec tant de prétentions, et qu'on dit très-bien avec cette dame de Mirecourt.....

BERTRAND.

M. de Florbel ? c'est le fat du canton.

GUSTAVE.

Je ne sais quel officieux personnage est venu me dire qu'il cherchait Ernest pour lui faire une querelle.

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Il n'y a rien à craindre. Je l'ai calmé en causant tout doucement avec lui. Avant que je lui parlasse, il se

plaignait, m'a-t-on dit, prétendant qu'Ernest était son obligé; qu'il lui devait de l'argent apparemment. C'est faux, ai-je répondu, M. Ernest n'a pas de dettes.

FANCHETTE.

Non certainement, il n'en a pas.

GUSTAVE.

Il ne faut pas du tout que cela vous alarme, mademoiselle Fanchette. Ce sont de ces propos auxquels on ne doit pas faire attention. Quant à moi, qui ne connais M. Ernest que depuis deux jours, et qui l'estime déjà beaucoup, je ne cesserai pas d'être son défenseur. Oui, je le déclare.... J'ai promis à mon cher cousin, qu'aujourd'hui même j'écrirais à Paris, et je cours m'acquitter de ma promesse. (*A part.*) Voilà les premiers mots jetés, laissons-les germer. (*Haut.*) Sans adieu, mes chers amis, modèles des bons et fidèles domestiques.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BERTRAND, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien, monsieur Bertrand !

BERTRAND.

Laissez donc; c'est si dénué de vraisemblance, que le meilleur parti est d'en rire.

FANCHETTE.

Cependant....

BERTRAND.

Qu'importe que quelques sots se permettent quelques méchancetés. Cela ne sort pas de leur petit cercle;

si vous m'en croyez nous n'en parlerons pas à M. Ernest. Les jeunes gens sont vifs, emportés....

FANCHETTE.

Il pourrait vouloir s'expliquer avec ce M. de Florbel.

BERTRAND.

Mais je veux en amuser monsieur et madame, et je vous réponds que cela ne changera rien à leurs bonnes dispositions. Voici mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉCILE.

FANCHETTE.

Je crois que monsieur Bertrand a raison; laissons dire les sots et jouissons de notre bonheur.

CÉCILE.

Tu n'as pas vu M. Ernest, Fanchette; maman le demandait tout à l'heure.

FANCHETTE.

Non, mademoiselle, il n'a pas encore paru.

CÉCILE.

Quelle aimable soirée nous avons passée! Combien j'étais heureuse, et quand je pense aux mots charmans que mon père a bien voulu me dire un moment avant que la fête commençât..... Je ne négligerai pas ses avis; ce matin même je me confierai à ma mère.

FANCHETTE.

Quel dommage qu'il y ait dans le monde des envieux

qui cherchent à nous chagriner.... Mais non, je ne dis rien, je ne veux rien dire.

CÉCILE.

Comment, tu ne veux rien dire? De qui parles-tu? Quels sont ces envieux? tu m'inquiètes.

FANCHETTE.

Eh mon Dieu! mademoiselle, comme vous prenez les choses vivement! Ce n'est rien, rien du tout. Je m'entends, il suffit.

CÉCILE.

Je t'en supplie, ma chère Fanchette, explique-toi, ne me cache rien, ou je vais me figurer plus de mal qu'il n'y en a peut-être.

FANCHETTE.

Eh non! ce sont de ces discours qu'il faut mépriser. Aller dire que M. Ernest fait les yeux doux à madame de Mirecourt!

CÉCILE.

A madame de Mirecourt?

FANCHETTE.

Et puis, on parlait de querelle, de dettes, que sais-je, moi?

CÉCILE.

Tu as raison. C'est aussi faux que méchant. Eh bien! tu vas te moquer de moi,... c'est une faiblesse puérile dont je suis vraiment honteuse;... quand je t'ai entendu nommer madame de Mirecourt, malgré moi, je me suis sentie toute troublée.

FANCHETTE.

En vérité! Écoutez donc, mademoiselle, il n'y aurait

rien d'impossible, qu'avant tout ce qui s'est passé hier, M. Ernest eût pensé quelquefois à madame de Mirecourt; mais à présent...

CÉCILE.

Oh! non; je lui rends plus de justice; je suis bien sûr qu'il n'a jamais songé à cette femme. Que je suis simple de m'alarmer ainsi! Ernest n'aimera jamais que moi.

FANCHETTE.

Oh! j'en réponds. Chut! voici monsieur et madame.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BONNEVAL, Mme. BONNEVAL.

Mme. BONNEVAL.

Par exemple! voilà bien les propos les plus ridicules.....

BONNEVAL.

Ma foi, ma femme, je t'approuve fort de répéter sans cesse ce vieil adage, que l'oisiveté est mère de tous vices. Parce que nous avons, en petit nombre, heureusement, quelques voisins qui n'ont rien à faire, voilà un bon jeune homme, comme Ernest, exposé aux soupçons les plus dénués de fondement.

Mme. BONNEVAL.

Monsieur Bonneval, je suis tout-à-fait de l'avis de notre vieux Bertrand; il faut fermer la bouche à ces gens-là, en nous hâtant d'accomplir ce que nous projetons.

BONNEVAL.

Oh! rien ne presse encore; j'y penserai.

SCÈNE IX.

BONNEVAL, Mme. BONNEVAL, CÉCILE, et ensuite GUSTAVE.

Mme. BONNEVAL

Il se lève tard aujourd'hui notre Ernest. Ah ! une fète ! cela amuse, mais cela dérange.

GUSTAVE, à part dans le fond.

Voyons où nous en sommes.

BONNEVAL.

Mademoiselle Bonneval, vous avez chanté vos couplets avec une âme !.... Me voilà de l'avis de notre cousin Gustave ; vous pourriez briller dans les concerts de Paris.

CÉCILE.

M. Ernest avait si bien su exprimer mes sentimens !

Mme. BONNEVAL.

Ses couplets partent d'un bon cœur, et c'est ce qui me plaît.

BONNEVAL.

Ah ! c'est vous, monsieur Gustave? Eh bien ! Bertrand nous a raconté toutes les sottises qu'on a débitées cette nuit, dans le bal, sur Ernest.

GUSTAVE.

Quoi ? vous savez... (*A part.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Ah ! que je suis fâché !....

BONNEVAL.

Pourquoi? il n'y a pas de mal que nous soyons instruits.

Mme. BONNEVAL.

On nous a dit que vous aviez pris avec chaleur la défense du jeune homme.

GUSTAVE.

Je le devais.

Mme. BONNEVAL.

Nous vous en savons gré, mais cela n'en valait pas la peine.

GUSTAVE.

Comment?

BONNEVAL.

Demandez à ma femme et à ma fille comme nous en avons ri.

Mme. BONNEVAL.

C'est si absurde!

GUSTAVE, à part.

Ils en rient!

Mme. BONNEVAL.

Riez-en donc aussi avec nous, monsieur Gustave.

GUSTAVE.

Oui, en effet, c'est très-plaisant.

SCÈNE X.

LES MÊMES, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh! mon Dieu, madame, les chefs d'ateliers cherchent M. Ernest partout; on ne le trouve pas.

Mme. BONNEVAL.

Comment! on ne le trouve pas?

BONNEVAL.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉCILE.

J'en suis toute tremblante.

GUSTAVE.

Il sera sorti.

BONNEVAL.

C'est singulier, il n'a pas coutume....

Mme. BONNEVAL.

S'il était vrai qu'il eût une querelle?

CÉCILE.

Une querelle!

BONNEVAL.

Eh non! c'est impossible. Il ne serait pas homme à souffrir que quelqu'un lui manquât, mais il est incapable de manquer à qui que ce soit.

CÉCILE.

Il est si bon, si doux, si honnête!.. Mais cette madame Mirecourt m'inquiète malgré moi.

Mme. BONNEVAL.

Eh non! rassure-toi, ma chère; c'est impossible, une coquette!

BONNEVAL.

Il a trop de bon sens, trop de jugement.... Mais si, en effet, il avait des dettes ....

Mme. BONNEVAL.

Des dettes! lui? cela ne se peut pas; il est si rangé, si économe!...

CÉCILE.

A moins qu'il n'ait obligé quelqu'honnête homme dans le malheur.

Mme. BONNEVAL.

Ah! cela se peut, par exemple.

GUSTAVE.

Oui, les jeunes gens dont le cœur est bien placé.... Cela m'est arrivé....

Mme. BONNEVAL.

Eh! mon cher cousin; mais c'est d'Ernest qu'il s'agit. Fanchette, appelez Bertrand.

FANCHETTE.

Le voici, madame.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERTRAND.

Mme. BONNEVAL.

Eh bien! Bertrand, Ernest? l'a-t-on vu?

BERTRAND.

Je ne sais ce que cela veut dire, madame; mais en entrant comme à mon ordinaire dans sa chambre, j'ai trouvé sur son bureau cette lettre à l'adresse de monsieur.

CÉCILE.

Une lettre?

Mme. BONNEVAL.

Lisez vite, monsieur Bonneval.

GUSTAVE.

C'est fort extraordinaire. Pourquoi vous écrire ?

Mme. BONNEVAL.

Eh bien ! mon ami.

CÉCILE.

Eh bien ! mon père.

BONNEVAL.

Il est parti.

TOUS.

Parti ?

BONNEVAL, *lisant.*

« L'honneur m'ordonne de fuir. Je ne puis être sourd » à sa voix. Madame Bonneval trouvera mes livres en » ordre. Permettez-moi de vous cacher le lieu de ma » retraite. Mes chers bienfaiteurs, plaignez-moi, ne » m'accusez pas, ne me croyez pas ingrat. C'est par » reconnaissance que je pars. »

Mme. BONNEVAL.

Il part, et il dit qu'il n'est pas ingrat !

CÉCILE.

Ah ! ma chère Fanchette, je suis bien malheureuse.

Mme. BONEVAL.

Qui sait maintenant s'il ne faut pas ajouter foi à tous les bruits qui ont circulé sur son compte ?

BONNEVAL.

Ma femme, gardons-nous de l'accuser. Je suis désolé

de son départ : mais ne lui prêtons pas des motifs injurieux ; les siens sont nobles, purs, honorables. Bertrand, eh vite ! mon cabriolet ; qu'on selle deux chevaux : il faut aller sur plusieurs routes.

Mme. BONNEVAL.

Oui, pars, pars, mon ami. Mais quels peuvent être ses motifs ?

BONNEVAL.

Sa lettre est claire, positive, et ne dément pas son caractère éprouvé depuis son enfance. Parce qu'il est sans fortune, il ne se croit pas digne de ma fille ; il se reproche la passion dont il est atteint pour elle ; il craint d'abuser de notre amitié pour lui. Soit que cela vienne de son propre mouvement, soit qu'il ait été entraîné par des insinuations étrangères, c'est une délicatesse exagérée, mal entendue, qui le force à s'éloigner.

GUSTAVE, *à part.*

Rien ne leur échappe. Voilà un départ qui ne le rend que plus intéressant.

Mme. BONNEVAL.

Tu croirais....

BONNEVAL.

J'en suis sûr. Ernest, mon cher Ernest ! qui me fuit, qui m'abandonne ! Ma femme, ma chère enfant, voilà un incident qui me décide. Il est impossible que nous ne le retrouvions pas. Tu me pressais d'accomplir nos projets : je résistais ; je voulais attendre. Nous n'attendrons pas : et pour qu'il ne nous échappe plus, je le marie sur-le-champ à Cécile.

GUSTAVE, à part.

Il est écrit que je n'imaginerai rien qui ne tourne à son avantage.

BONNEVAL.

Oui, oui, mon enfant, nous savons tout. Tu peux te dispenser de faire ta confidence à ta mère. Tu l'aimes. C'est par amour, par reconnaissance qu'il nous fuit. Je l'en estime encore plus, et je vous marie.

Mme. BONNEVAL.

Ce sera très-bien fait.

CÉCILE.

Quoi? mon père...

GUSTAVE, à part.

Heureusement la calèche a de l'avance sur le cabriolet.

CÉCILE.

Mais il est déjà loin.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BERTRAND.

BONNEVAL.

Eh bien! Bertrand, pouvons-nous partir?

BERTRAND.

Ah! monsieur, voici bien autre chose; le cabriole est inutile.

BONNEVAL.

Pourquoi?

BERTRAND.

On ramène M. Ernest; on le conduit chez le juge

de paix. Il y a une foule dans la rue autour de sa voiture. C'est un créancier, dit-on, qui l'a fait arrêter.

BONNEVAL.

Un créancier?

Mme. BONNEVAL.

Lui? Ernest?

GUSTAVE, à part.

Ce petit nigaud aurait-il eu en effet l'esprit de faire des dettes?

Mme BONNEVAL.

Eh bien! ce juge de paix! c'est M. Bourville, notre ami.

CÉCILE.

C'est un homme juste, habile, clairvoyant.

BERTRAND.

Si vous le permettez, je cours m'informer...

(Ici Griffard paraît dans le fond, faisant des signes à Gustave.)

GUSTAVE, à part.

Ah, grand Dieu! Griffard!

BERTRAND, apercevant Griffard.

Mais qu'est-ce que je vois? Madame, c'est cet honnête fripon qui conduisait la voiture; interrogez-le. Je reviens bientôt vous dire ce que j'aurai découvert.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

BONNEVAL, CÉCILE, Mme. BONNEVAL, GUSTAVE, GRIFFARD.

GRIFFARD, à part.

Pauvre Griffard, te voilà pris.

FANCHETTE.

Quoi! ce fainéant de Griffard en était?

Mme. BONNEVAL.

Comment, malheureux! c'est toi qui conduisais la voiture?

GRIFFARD.

C'était moi... oui, madame Bonneval... Si vous voulez, c'était bien moi... mais c'était par suite d'arrangemens.... c'est-à-dire, de dispositions... (*A part.*) J'étais sûr que je finirais par être compromis.

GUSTAVE, bas à Griffard.

Coquin! si tu me trahis... (*Haut.*) Réponds, coquin! Comment as-tu pu te permettre... ?

GRIFFARD, à part.

Il m'accuse!

BONNEVAL.

Eh bien! nous diras-tu?

GRIFFARD.

Eh bien! monsieur Bonneval, puisque vous voulez tout savoir, il est trop vrai, pour passer le temps et ne sachant que faire, j'avais consenti....

GUSTAVE.

Et ce sont des créanciers qui ont fait rebrousser chemin à la voiture?

GRIFFARD.

Des créanciers? Non, il n'y en a qu'un.

GUSTAVE.

Que je suis désolé qu'on vous ait parlé de dettes! Mais que voulez-vous? La jeunesse placée entre les passions et l'honneur....

Mme. BONNEVAL.

Ah ça! mon cher cousin, le laisserez-vous parler?

GUSTAVE.

Eh, mon Dieu ! qu'il parle, ma cousine ; je ne m'y oppose point.

BONNEVAL.

Voyons, explique-toi. Que s'est-il passé ?

GRIFFARD.

Je conduisais donc M. Ernest, et de tems en tems, en me retournant, je le voyais livré à une désolation qui me fendait le cœur. Tout à coup nous sommes croisés par la malle-poste, et voilà un des voyageurs qui met la tête à la portière, et s'écrie : « Arrêtez ! arrêtez ! c'est ma voiture ! voilà ma voiture, après laquelle je cours depuis Paris ! »

GUSTAVE, *à part.*

Depuis Paris ! Serait-ce ?.... J'en ai le frisson !

BONNEVAL.

Ensuite ?

GRIFFARD.

« Messieurs, messieurs, continue-t-il, c'est au nom » de la loi ; force à la loi. Monsieur le courrier, mes » amis, secondez-moi. Emparez-vous du fripon qui est » dedans, du fripon qui conduit. » M. Ernest et moi, nous voulons disputer, résister. « Messieurs, re- » prend-il, je suis un honnête homme ; juif de religion, » sellier de profession ; voici mon passe-port, mes pa- » piers ; mon nom est Jérémie.

GUSTAVE, *à part.*

Ah diable ! pourquoi lui ai-je prêté ma calèche ?

GRIFFARD.

« Je ne demande qu'une chose juste, messieurs ; » c'est qu'on conduise ma voiture avec ces deux hon-

» nêtes gens, chez le premier commissaire, chez le pre» mier juge de paix..... » Ce qu'il propose s'exécute; on nous mène chez M. Bourville: moi, je m'échappe dans la foule, laissant là les chevaux, la calèche, le Juif, et les curieux, vu que je n'ai pas de goût pour les mauvaises affaires, et que ce bon M. Bourville me fait une frayeur épouvantable.

GUSTAVE, à part.

Il fallait le laisser partir à pied.

BONNEVAL.

Mais qui t'avait chargé de servir de guide?

GRIFFARD, après avoir hésité.

Je me décide.... C'est monsieur.

Mme. BONNEVAL.

Le cousin!

GUSTAVE.

Ah! le traître!

BONNEVAL.

Il est impossible que ce Jérémie ait eu des affaires avec Ernest; et alors quel est donc son débiteur?

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BOURVILLE, ERNEST, BERTRAND.

BOURVILLE, paraissant le premier et montrant Gustave.

C'est monsieur.

Mme. BONNEVAL.

Le cousin!

GUSTAVE, à part.

Maudit juge de paix!

CÉCILE, apercevant Ernest.

Ciel! Ernest!

BERTRAND, ayant sous son bras la porte-manteau d'Ernest.

Oui, le voilà; voilà son porte-manteau; il ne partira plus; il ne nous échappera plus.

BONNEVAL.

Cruel jeune homme, qui afflige ses amis!...

Mme. BONNEVAL.

Oui, bien cruel!...... mais il faut commencer par l'embrasser.

BONNEVAL.

Mais qui diable a donc pu te mettre de pareilles idées dans la tête?

BOURVILLE, montrant Gustave.

C'est monsieur.

Mme. BONNEVAL.

Le cousin!

GUSTAVE, à part.

C'est fini, j'y renonce.

BOURVILLE.

Heureusement, pour qu'il allât plus vite, monsieur lui avait prêté sa calèche. Or, le propriétaire de ladite calèche que vous avez oublié de payer, s'est empressé de courir sur vos traces, et rencontrant sur la route une voiture de sa connaissance, il l'a fait conduire chez le juge de paix, c'est-à-dire, chez moi, où il attend son paiement.

GUSTAVE.

Comment! ce Jérémie s'est permis de courir jusqu'ici? C'est bien insolent!

BOURVILLE.

Attendez : ce qui l'a inquiété, c'est qu'il a appris que depuis un mois vous aviez été remercié de la place que vous occupiez, non comme secrétaire intime, mais comme expéditionnaire au secrétariat. Ainsi, vous êtes en congé, mais en congé définitif, et c'est vous qui devez la calèche.

BONNEVAL.

Mon cher Bourville, il faut arranger cela. (*A Gustave.*) Prenez tout le temps que voudrez pour me la payer; je me charge, moi, d'en faire l'avance à M. Jérémie.

GUSTAVE.

Mon cousin.... vous êtes bien bon.

ERNEST.

Permettez que je vous rende les lettres de recommandation que vous m'aviez données.

GUSTAVE.

Monsieur...... je vous remercie.

BOURVILLE.

Si vous m'en croyez, vous profiterez de cette voiture pour retourner à Paris.

GUSTAVE.

Ma foi, monsieur Bourville, je crois que vous avez raison. Franchement, vous devez me trouver un peu gênant, et moi, je me sens déplacé parmi vous. C'est moi qui ai tout fait. Tout a bien tourné pour vous; tout a mal tourné contre moi; jusqu'à cette maudite ca-

lèche, qui le ramène et me dénonce. Ne m'en veuillez pas; je m'en console. Mes petites intrigues n'ont servi qu'à me nuire, et à vous rendre heureux. J'en suis bien aise; car au fond, sur ma parole, je ne suis pas un méchant homme.

BOURVILLE.

Prenez garde : une grande étourderie, jointe à un excès de vanité, conduit trop souvent à la méchanceté.

Mme. BONNEVAL, à Ernest.

Ah ça! j'espère que tu ne persistes pas dans ton désintéressement exagéré?

BONNEVAL.

Je vais te prouver que c'est moi qui gagne à te donner ma fille.

BOURVILLE.

C'est inutile. Les conseils d'un bon et franc ami comme moi n'ont pas eu de peine à détruire les conseils du cousin.

GUSTAVE.

Allons, en attendant que je retrouve une place, j'ai fait des vaudevilles en société; je recommence ma gloire littéraire, en faisant des mélodrames à moi tout seul. Veux-tu venir avec moi, Griffard? Je t'aiderai; tu m'aideras?

(Gustave et Griffard sont d'un côté du théâtre; tous les personnages sont réunis de l'autre côté.)

GRIFFARD, montrant à Gustave les autres personnages.

Tenez, monsieur, regardez-les, et dites encore qu'il ne faut pas croire aux bonnes gens. Partez seul; je reste avec eux.

GUSTAVE.

Imbécile, j'ai échoué; pourquoi? parce qu'ils sont simples et confians; s'ils avaient été fins, je les aurais attrapés. Et dans combien de familles n'aurais-je pas rencontré juste!

GRIFFARD.

Il part sans avoir fait sa déclaration.

FIN.

